

La Création Pure et Parfaite

Comment concevoir la Création, de sorte qu'elle s'accorde avec la Physique de Laplace – Kant ?

Dans la conception spiritualiste pure, il faut que chronologiquement l'Humanité et la Nature aient été créées en même temps ; et même logiquement que l'Humanité ait été créée "avant" la Nature, cette dernière n'existant que "pour" l'Homme.

Ceci peut-il encore tenir avec la Physique de Laplace – Kant ? Si l'on s'en tient au système solaire, auquel appartient notre Terre, comment un Croyant Pur peut-il rendre compte du fait que l'Humanité parut très tardivement dans l'histoire de la nébuleuse (écartons les bricolages des Cléricaux païens dominants, y compris les prétendues audaces d'un Teilhard de Chardin) ? Et puis il y a le "problème" des innombrables humanités, étrangères à la nôtre, attachées aux étoiles de l'Espace Illimité (et même de plus en plus illimité) que veut la Physique de Laplace – Kant.

•••

La Religion Pure déclare pouvoir présumer que le côté Naturel du monde n'a pu être SANS Dieu. Mais elle ajoute qu'il n'y eut que "comme une création" à ce propos, laquelle n'a pu concerner que la Matière Première se trouvant à l'origine de ce que nous appelons "Nature".

Qu'est-ce qui distingue la Matière Première de la Nature ? D'abord, la Matière Première a une extension illimitée (et nécessairement toujours plus illimitée¹), et une durée Perpétuelle. Ensuite, la Matière Première est constituée de matière FINE, intelligible, formant un Plein Invisible. Enfin, cette Matière Première est dotée du pouvoir de produire ELLE-MÊME, et de façon simplement MÉCANIQUE, dès le premier moment qui suit l'Instant de sa "création", une Multitude de Natures proprement dites, c'est-à-dire de petits mondes de matière COMPACTE, sensible, limités et périssables (en commençant en un Endroit quelconque).

Pourquoi, maintenant, ne doit-on parler que d'une **création "pour ainsi dire" de la Matière Première** ?

Dieu, en tant qu'Esprit Absolu par sa substance, est étranger à quelque Matière que ce soit : aussi bien à cette matière Seconde qui forme les Natures, qu'à la matière Première elle-même, purement intelligible, à propos de laquelle on peut bien parler de "création", mais de manière inconvenante.

¹ Pourquoi "toujours plus" ? Parce qu'on ne doit pas voir l'espace comme une distance partant d'un point et ayant une longueur indéfinie, mais comme un **rapport** tel celui du Rayon à la Circonférence d'un cercle. Alors, peu importe la dimension de tel ou tel cercle : en s'étendant toujours plus, on a toujours le même rapport défini.

La Création Pure et Parfaite

On ne peut associer à l'idée d'Esprit Absolu celle de Créateur qu'en admettant que l'Esprit Absolu peut – et doit d'une certaine façon – cesser d'être "absolument Absolu", pour donner lieu à de l'Esprit Relatif, ce en quoi doit essentiellement consister la Création.

Comment concilier l'idée d'une Matière Première qui serait positivement "créée", avec cette autre idée selon laquelle le Créateur ne peut donner lieu qu'à de l'Esprit Relatif ? La Matière Première, toute purement "intelligible" qu'on puisse la supposer, reste MATIÈRE ; et l'Esprit Relatif en lequel doit seulement consister la Création, tout "relatif" qu'on puisse le dire, reste ESPRIT. N'y a-t-il pas une antinomie entre les deux choses ?

La Religion Pure et Parfaite – selon Kant – permet d'échapper au piège.

Rappelons tout d'abord quelques traits généraux de la religion PURE (Moderne).

Ce n'est pas grave si les hommes parlent de la Matière sans précaution, comme si elle avait une réalité substantielle, et était donc créature au sens propre du mot, en PHYSIQUE, s'agissant de rendre compte du côté Spatial-Naturel-Corporel de la Création ; à condition de ne pas oublier que THÉOLOGIQUEMENT elle fut toujours tenue pour Non-être. La légèreté de langage qui consiste à traiter la Matière "comme" une créature peut d'autant plus être tolérée que l'humanité religieusement Orthodoxe s'est toujours déclarée "mariée" nativement et à jamais à la Nature. Il reste qu'il faut être clair sur le statut ontologique de la Matière. À ce propos, trois approches différentes sont possibles, chacune ayant sa légitimité jusqu'à un certain point, mais qu'on doit nettement distinguer :

1- La Transcendance radicale de Dieu, celle de l'Esprit absolument absolu, oblige à considérer toute la Création comme Non-être. Par ce côté, la Création ne mérite que "nominale" son nom, elle ne peut être vue que comme un Monde qui n'a pas véritablement de sens pour les hommes, et qui pour Dieu est comme n'étant Rien, Personnes et Choses confondues.

2- L'Immanence de Dieu retenue de façon exclusive par le croyant, c'est-à-dire le fait qu'il "soutient" seulement l'existence du Monde de toute nécessité, autorise à considérer qu'Humanité et Nature, Personnes et Choses, sont au même titre De-Dieu, qu'elles sont "à parité" Esprit Relatif. Mais alors, toute la Création se donne faite indistinctement "à l'image et ressemblance" du Créateur, "comme si" Lui-même devait être admis substantiellement composé d'Esprit et de Matière, comme si l'Éternité divine impliquait son Immensité, et comme s'il fallait professer l'Éternité parallèle de la Création.

L'Orthodoxie religieuse peut comprendre les deux approches que nous venons de voir, mais elle ne peut les excuser, et elle doit vouloir faire triompher une position "moyenne", la troisième.

3- C'est Transcendance-Immanence tout à la fois, et la Transcendance ayant HÉGÉMONIE sur l'Immanence. Comment se pose le problème ?

• La **Transcendance radicale** ne peut être niée théoriquement ; mais la Théologie Négative ne mène à rien pratiquement, sauf à une Gnose rationaliste ou une Mystique

La Création Pure et Parfaite

sauvage. Si la Substance de Dieu est posée comme Esprit Absolu, cela équivaut à le dire Âme Absolue, et à une Âme Absolue convient la Forme de Sujet Absolu².

Ceci dit, un Sujet Absolu ne se conçoit pas sans Objet Absolu. Mais étant Absolu, il a le privilège d'être son propre Objet, Âme qui se suffit à elle-même, "pensée qui se pense". N'empêche qu'en tant que pensée Toute-Puissante, le Sujet Absolu est Créateur Possible, à condition que ce soit seulement d'Esprit Relatif, de rien qui soit Matière, et Dieu lui-même restant dans son Éternité, ne pouvant jamais se trouver en aucun Lieu. Reconnu comme Sujet, Dieu devient intelligible et dans une **transcendance Intelligible**. Mais pourquoi se met-il à créer effectivement, ne serait-ce que l'Esprit Relatif ? À cela il n'y a qu'une réponse : étant donné que le monde **existe**, il ne peut être que Sa Création, et celle-ci eut lieu pour que notre Société de Sujets lui en montre sa reconnaissance, en l'adorant en pensée et en acte. Il faut encore que l'Église de Dieu (la société des âmes) se garde de porter atteinte à la Transcendance Intelligible du Créateur, en soulignant sans cesse que la noblesse des sujets de la Création – qui se trouve dans les Personnes humaines –, entraînant leur propre HÉGÉMONIE normale sur les Choses naturelles (dont leur propre corps) ne signifie pas du tout que les âmes soient des fragments de l'Âme Absolue, que l'Esprit Relatif ACTIF qui les constitue électivement par rapport aux corps soit réellement des "éclats" de l'Esprit Absolu. L'orthodoxie exige qu'on ne voie dans l'affinité particulière entre l'âme des hommes et l'Âme de Dieu qu'une ANALOGIE. Dieu a créé l'âme humaine tout à fait Librement et "hors" de lui-même, un peu comme l'âme d'une Personne décide de bouger un membre de son corps à volonté.

• **L'Immanence exclusive** de Dieu en sa Création ne peut être niée pratiquement. Pour souligner la Toute-Puissance divine, rien n'empêche d'utiliser des images, et de dire par exemple avec l'Évangile : "Même les cheveux de votre tête sont tous comptés" (Luc 12 : 7). Mais théoriquement, gare aux dérives du Panthéisme sensualiste et de la superstition cléricale que cette poésie peut entraîner ! L'Immanence mondaine doit rigoureusement rester sous l'Hégémonie de la transcendance Intelligible. En toute rigueur, Dieu ne crée positivement **que** l'âme humaine, avec le Temps qui est son milieu propre. L'âme humaine n'est qu'un "accident absolu" de l'Âme Absolue qu'est le Créateur ; elle n'est qu'une lueur comparée à la lumière divine, et ce n'est que cette lueur que Dieu accompagne dans le temps par son Immanence. Qu'est donc le corps humain, et son prolongement en lequel consistent l'Espace et la Nature ? Ce n'est que l'ombre de la lueur de l'âme, que celle-ci traîne avec elle, et que Dieu n'a pu "créer" que négativement. C'est-à-dire ? La Transcendance intelligible de Dieu devant rester sauve, Dieu ne put créer positivement qu'une lueur de son Esprit comme âme humaine, celle-ci devant cependant manifester l'Esprit Relatif ACTIF dans la Création. Pour cela même, il lui fallut **restreindre à l'extrême sa Toute-Puissance**. Mais la garantie concrète pour que l'Entendement humain reste Relatif, sous l'hégémonie totale de l'Entendement divin, c'était que celui de l'homme ne puisse se passer de la Sensibilité comme moyen – quitte à

² Notons bien au passage que derrière cet enchaînement se cache une tautologie, dont les croyants ne peuvent avoir conscience, et qui caractérise leur Préjugé fondamental : Dieu ne peut être découvert qu'à une humanité particulière se saisissant comme Société de Personnes, lesquelles sont dotées d'une âme, ladite âme vue à son tour comme le vrai Moi de la Personne, c'est-à-dire un sujet. Bref, l'humanité bourgeoise civilisée doit être tenue pour seule humanité possible et imaginable.

La Création Pure et Parfaite

ce que l'âme puisse atteindre une pleine hégémonie sur son corps chez les Agréés de l'Autre-Monde, mais sans aller au-delà. De ce fait – celui de la Sensibilité inévitable chez l'homme –, avec l'Esprit Relatif actif véritablement essentiel à l'âme humaine, celle-ci se trouva flanquée d'Esprit Relatif PASSIF, qu'on ne peut dire que Dieu a véritablement “voulu”, mais qui fut comme l’“accident de l'accident” de la création de l'âme. Ainsi, la Sensibilité humaine, si décisive dans le sort de l'homme, laisse le Créateur totalement indifférent. Or, avec la Sensibilité humaine vient son “sujet” (comme disait l'ancienne philosophie, et que nous dirions son “objet”) : l'Espace, la Nature et les Corps. On comprend à présent qu'à proprement parler il ne peut être question de “création” de Matière, même de Matière Première, mais de l'apparition d'Esprit PASSIF, suite à l’“accident” de l'Entendement qu'est la Sensibilité de l'âme humaine, Sensibilité dont le “sujet” découle : le Non-être mondain que nous nommons Espace-Nature-Corps. Il est bon d'insister ici sur le point suivant : **DESCARTES** affirma nettement que chez l'homme “c'est l'âme qui sent”, d'une manière donc toute différente de l'animal. F. **BACON** avait déjà évacué l’“âme végétative” (végétale) chez l'homme ; **DESCARTES** y supprime ensuite l’“âme sensitive” ; **KANT** dira que la Raison humaine est armée de deux puissances : l'Entendement actif et la Sensibilité passive, celle-ci consistant en une sorte d'instinct, de “6^{ème} sens”, celui du Temps/Espace. Kant précise encore : le sens du Temps conditionne celui de l'Espace ; et “notre sens externe, de l'Espace, est une propriété de l'âme”. Dernière remarque : bien sûr que pour l'Humanité, la Nature représente tout à la fois son “royaume” délégué et son “champ d'épreuve” ; mais il en va tout autrement pour Dieu, qui ne considère que le salut de l'âme humaine.

Voyons à présent la particularité distinctive de la religion PARFAITE, dans la conception Moderne même, en ce qui concerne notre problème. Maintenant, Kant/Laplace nous intéressent seulement.

Bien évidemment, la Création se trouve maintenant posée avec “évidence” comme Perpétuelle (aux yeux de Dieu), et Illimitée (aux yeux de l'Humanité).

Ensuite, nous savons à quoi nous en tenir quand on parle, à propos du côté physique de la Création, de l'acte divin se bornant à donner lieu à l'existence de la Matière Première : il s'agit simplement de l'existence inévitable de la Sensibilité de l'ÂME humaine avec toutes ses conséquences, à propos de laquelle Dieu n'est concerné que très indirectement. Répétons-le, on ne peut parler de vraie création, libre et positive, qu'à propos de l'esprit ACTIF de l'âme humaine, qui permettra à l'Humanité de **briller** dans la Création par son Entendement. Quant à l'esprit PASSIF marquant l'âme humaine, sa Sensibilité spécifique dont la conséquence sera que la Nature **reluira** d'esprit, ce n'est qu'un corollaire de la création proprement dite. Ce n'est pas parce que la Nature existe qu'elle reluit d'esprit, mais au contraire parce que l'esprit passif marque l'âme humaine que la Nature existe, n'existant que pour nous et nous-mêmes devant la tenir pour Non-être, tandis qu'elle ne cesse d'être tenue pour Néant par Dieu, et qu'à son égard on ne peut parler de “créature” que de manière nécessitée et négative. Kant est catégorique à ce sujet ; il dit : “Nous ne pouvons parler d'Espace, d'objets Étendus, que du point de vue de l'homme”.

La Création Pure et Parfaite

Revenons à la Matière Première, seule créée – au sens figuré – quand on s’occupe du côté Physique de la Création. Si l’on admet, comme le veut la Religion Pure, que la Matière Première n’est que la Sensibilité de l’âme humaine saisie dans toute sa dimension, le “sujet” de cette dernière qu’on ne conçoit guère sans elle, comment cela peut-il s’accorder avec le fait que notre Humanité, celle du système solaire, ne soit apparue – au moins sous forme sensible – que très longtemps après la Nébuleuse originelle de ce système ? Put-on avoir vraiment le “sujet” de la Sensibilité humaine (et donc quelque chose comme le corps humain), sans cette Sensibilité elle-même, propriété de l’âme humaine ?

Buffon (“*Époques de la Nature*” – 1779) n’est pas sur les positions de Kant/Laplace : Matière Première seule créée, Nébuleuse originelle, etc. Mais sa foi n’est point du tout ébranlée par la “longue suite de siècles” qui doivent séparer la formation de la Terre et l’apparition de l’Homme (Lamarck non plus : “*Philosophie Zoologique*” – 1809). Quelle réponse religieuse Buffon donne-t-il à ce problème ? Voici : Avant que l’homme ne soit créé, “le domaine de la Terre était partagé entre le feu et l’eau, également déchiré et dévoré par la fureur de ces deux éléments ; il n’y avait nulle part sûreté ni repos : mais heureusement ces anciennes scènes, les plus épouvantables de la Nature, n’ont point eu de spectateurs. Le souverain Être a voulu donner tout le temps nécessaire à la Terre pour se consolider, se refroidir, se découvrir, se sécher, et enfin arriver à l’état de repos et de tranquillité où l’homme pouvait être le témoin intelligent, l’admirateur paisible du grand spectacle de la Nature et des merveilles de la Création. Ainsi, indépendamment des Livres Sacrés, nous sommes persuadés que l’homme a été créé le dernier, et qu’il n’est venu prendre le sceptre de la Terre que quand elle s’est trouvée digne de son Empire”.

Buffon ne répond pas précisément à la question telle que nous l’avons posée, mais il nous encourage très fort à envisager d’autres hypothèses. Exemple : plaçons-nous avec Kant en l’**INSTANT purement Créateur** où Dieu fait surgir du Néant la **Matière Première**. Il nous dit cette Matière Première extrêmement “FINE” (invisible – intelligible), Illimitée et Perpétuelle, et dotée du double pouvoir d’Attraction/Répulsion. À cela se borne la Création divine. Ce n’est donc pas ce qu’on appelait “création” jusque là : le monde sensible-rationnel (Ici-bas) ou rationnel-sensible (Au-delà), celui du Temps à proprement parler. Comment se fait-il que notre “création” immédiate traditionnelle survienne ? L’Instant créateur est l’amorce du **premier MOMENT du Monde**, où le pouvoir de la Matière Première passe à l’acte et, d’une façon toute **Mécanique**, détermine un Endroit dans la Matière Première, où va se former une première Nébuleuse et, par suite, la **première Nature** (système solaire) ; d’innombrables autres Natures paraîtront plus tard, au cours de la Perpétuité, toutes périssables³.

Revenons à la Matière Première, née dans l’Instant Unique Créateur, et qui sera Illimitée/Perpétuelle à jamais “sous” les Natures périssables (parce que se trouvant “dans” le Temps proprement dit). En parlant de la double propriété dont est dotée la Matière

³ Kant parle de “Nature” puisqu’il s’agit de fonder sa nouvelle Physique. Mais il s’agit en fait d’un Monde qui comprend une Humanité, sinon en acte immédiatement, au moins en puissance ; ne serait-ce que par le fait de l’“instinct” du Temps de notre âme.

La Création Pure et Parfaite

Première (Attraction/Répulsion), Kant ne peut comprendre que le prolongement, la résonance, de la Sensibilité double de **l'âme humaine** (Temps/Espace), qu'il dit "Formes a priori de la Sensibilité". On ne peut guère concevoir le "Sensible" (Attraction/Répulsion) sans la "Sensibilité" de l'âme humaine. Sauf erreur donc, en disant que Dieu "créé" la Matière Première, ce qui est véritablement créé est la partie "Sensibilité" de l'ÂME humaine avec sa conséquence ou condition d'exercice. C'est donc pour le moins **une "moitié" d'âme humaine qui se trouve créée sous le nom de Matière Première** (Sensibilité "subjective" et Sensible "objectif" ne faisant qu'un). Dans notre idée, UNE SEULE âme humaine, peut-être privée encore d'Entendement, suffit à faire corps avec la Matière Première Illimitée, un **couple** d'âmes engendrant une Humanité ne se concevant que dans une Nature ultérieure. Sous la réserve donc qu'on n'a encore qu'une âme privée peut-être d'Entendement, on a avec la Matière Première une "Humanité Naturelle" Perpétuelle, celle **de l'Autre-Monde**, avant d'avoir le "mariage" Humanité-Nature qu'on trouvera en Ce-monde temporel d'un des systèmes solaires.

Comment l'Entendement a-t-il pu survenir à l'âme humaine ?

- On pourrait penser que l'âme humaine contemporaine de la Matière Première était déjà complète, dotée non seulement de Sensibilité mais aussi d'Entendement à la manière d'UN ANGE. En effet, la tradition médiévale veut que les Anges aient été créés dans l'Autre-Monde, et "avant" le premier couple humain terrestre. Mais ceci est contradictoire avec le fait que les anges étaient définis comme "immatériels", dépourvus par définition de toute Sensibilité.

- On peut au contraire penser que l'Entendement advint à l'âme humaine seulement sur une Terre, comme une mutation tardive d'une Humanité Naturelle TEMPORELLE, suite aux propres efforts prolongés de la descendance d'un premier couple de type juif, s'en tenant au Matérialisme Parental. Ce serait une hypothèse à la manière de Lessing. Mais est-il possible que Dieu pût jamais vouloir une humanité réduite à la Sensibilité ? Et quels que soient les efforts d'une telle humanité pour se voir adjoindre un Entendement réclamant l'hégémonie sur la Sensibilité, il est nécessaire de supposer l'intervention divine pour achever ces efforts, une Révélation prenant les dimensions d'une seconde Création. Or, on doit toujours supposer que Dieu "emploie les moyens les plus simples", et qu'il ne faut pas "multiplier les entités sans nécessité".

- Il faut semble-t-il envisager une troisième solution. C'est dans l'Instant Unique créateur que Dieu crée une Âme humaine unique Complète "de" l'Autre-Monde, dotée tout à la fois d'Entendement et de Sensibilité, et ces deux facultés ne faisant qu'une. Kant ne formule pas la chose, mais la thèse va dans le sens de sa démarche. Par cette ÂME UNIQUE "de" l'Autre-Monde, ce dernier est doté d'Esprit Relatif Actif-Passif. Cette solution est simple, comme il convient à Dieu, et légitime parce que coïncidant avec la Pureté Orthodoxe exigée par la religion. La religion médiévale, sous sa version chrétienne, en arriva à déclarer que Jésus et Marie (le couple HUMAIN), APRÈS leur séjour terrestre, devinrent Roi et Reine de l'Autre-Monde. On peut dire que pour la religion Pure et

La Création Pure et Parfaite

Parfaite, dans l'Instant Créateur ORIGINEL, on eut une âme ANDROGYNE, Roi-Reine tout à la fois, “de” l'Autre-Monde seul créé ; et âme totalement HUMAINE, quoique Idéale par rapport à nous.

Kant, en disant que la Matière Première produit par son seul pouvoir et mécaniquement des systèmes solaires, a évidemment en vue le côté Physique de ces systèmes, lesquels doivent en outre **nécessairement** comprendre des Humanités. D'où vient cette NÉCESSITE des Humanités ? On le comprend très bien seulement si l'Autre-Monde se présente comme une Âme complète⁴. Or, vue cette nécessité qu'ont les Terres d'avoir une Humanité, il n'importe plus que ce soit bien tardivement dans le Temps que la Nébuleuse présente les conditions propres à l'apparition de cette Humanité, dont la possibilité était présente dès l'origine. On se souvient que l'Instant créateur amorce le premier Moment qui donne lieu à la formation d'une toute première Nébuleuse. Quelle humanité appartient à ce premier monde proprement dit ? Kant a toutes les audaces ; il dit : “Qui serait assez hardi pour se risquer à répondre à la question de savoir si le Péché exerce aussi sa domination dans les autres globes de l'univers, ou bien si la seule Vertu règle leur gouvernement ?” (1755). Osons, nous aussi, tout imaginer, dans la limite de ce qui est compatible avec la Pure Orthodoxie.

L'idée d'une Âme Unique de l'Autre-Monde, née au premier Instant Créateur, âme Immuable en tant que telle, dotée de la seule “puissance” de l'Esprit Relatif, puissance double d'Entendement/Sensibilité, nous amène immédiatement à voir une analogie contradictoire de la religion Pure et de la religion Simple, celle des Grecs.

- **Zeus** était le fruit d'une Genèse Divine, et héritait d'une Matière Première (Nyx et Chaos se métamorphosent en Lumière et Cosmos, Zeus-Déméter). Le Dieu de Kant est A PRIORI Eternel et ABSOLUMENT Créateur “ex nihilo”, mais ne crée que l'Esprit Relatif de l'Autre-Monde, l'Âme Humaine Unique Androgyne (Entendement/Sensibilité).

- Pensons à **PLATON** et son Androgyne, qui n'était pour lui que l'unité sexuelle TERRESTRE perdue, que possédaient néanmoins quelques humains privilégiés. Dans le même sens, l'histoire antique d'Hermaphrodite et de la nymphe Salmacis (cf. Ovide : “Métamorphoses” IV). ; et la statue d'Hermaphrodite par Polyclès fils de Timarchide, du temps de Metellus Macédonien : 145 A.C. Pensons encore à la fascination qu'exerce Adam Qadmon. Notre âme androgyne de l'AUTRE-MONDE n'en est-il pas l'expression Pure ?

- Pensons à **ARISTOTE**, et à sa Matière Première inengendrée-incorruptible, Matière qui subsiste “comme une Mère” sous les êtres sensibles, Matière qui est “DÉSIR de formes ; comme une Femelle désire un Mâle, comme le Laid aspire au Beau – sauf qu'elle n'est pas laide en soi mais par accident” (“Physique” – I, 9). N'est-ce pas le “contraire identique” de la Matière Première de Kant dotée de Répulsion/Attraction ?

طالب دكتور – 9 septembre 2007

⁴ L'aspect “point” des points-instants que sont les habitants de l'Autre-Monde n'intéresse pas Dieu. L'Âme Humaine Unique et ses sujets Agréés, en tant qu'ACTIFS SONT l'Au-delà de Dieu.

Aristote – “Physique” I, 9

“Selon sa Puissance, la **Matière** est inengendrée et incorruptible⁵.

Comme Cause coefficiente qui subsiste sous la Forme des êtres engendrés, la Matière est comme une **Mère**.

La Matière est le sujet du Désir de Formes, elle est comme une **Femelle** qui désire un Mâle, comme le Laid qui aspire au Beau ; sauf qu’elle n’est pas laide en soi, mais par accident.”



⁵ Tout autant, mais aussi peu que Zeus/Déméter ! Matière est la suite, métamorphosée en son contraire, de CHAOS (et de même Zeus venant de NYX).

Kant et Temps-Espace

1770 : “**Dissertation**”.

1784 et 1787 : “Critique de la Raison Pure”.

Cf. Partie “**Esthétique Transcendantale**”. (esthétique au sens grec = sensibilité).

...

La **Raison Pure** est l’intelligence abstraite, mise en œuvre par les savants. Elle s’avère subordonnée à la Raison Pratique, qui s’impose à tous.

La Raison Pure conjugue deux puissances : **Sensibilité** (passive) et **Entendement** (actif). La Sensibilité est gouvernée par des “formes a priori” (indépendantes de l’expérience) : **Temps/Espace**, Changement/Mouvement. L’Entendement est gouverné par des “concepts a priori” : **Quantité/Qualité**, Relation/Modalité.

C’est la Sensibilité – Temps/Espace – qui nous intéresse ici. Temps et Espace donneront lieu à des “**sciences pures**” (se donnant leur propre objet).

- Le Temps supporte le principe d’Identité, qui donne la Logique.
- L’Espace supporte le principe d’unité, qui donne la Mathématique.

...

“Le sens externe (corporel) de l’homme est une propriété de son esprit. Nous ne pouvons parler d’**Espace**, d’objets Étendus, qu’au point de vue de l’homme.

À plus forte raison, on ne peut parler de **Temps**, de sujets Continus, qu’au point de vue de l’homme, puisque le Temps est donné par son sens intime (spirituel directement).

Le sens intime exerce son **Hégémonie** sur le sens externe. Si bien qu’avec le temps continu (succession) et le temps discret (simultanéité) on a tout le monde phénoménal. Le sens externe ne fait que préciser ce monde phénoménal, en tant qu’il est concerné par l’extension et la juxtaposition, Tout-Parties”.

...

L’Espace est **Illimité** ; le Temps est **Perpétuel**.

La **Simultanéité** peut être dite “repos”, à condition de voir en repos tout point d’une COURBE (dont le point de raccordement de deux segments d’une ligne brisée est un cas particulier).

طالب ٢٠٠٧ – 3 août 2007

Kant – Citation

“Qui serait assez hardi pour se risquer à répondre à la question de **savoir si le péché exerce aussi sa domination dans les autres globes** de l’univers, ou bien si la seule vertu règle leur gouvernement ?”

“Le monde physique connaît un développement Mécanique, à partir des lois générales qui sont à l’origine de sa constitution. Les mouvements de la Nature persistent invariablement dans l’espace Vide⁶, par la liaison entre la force générale d’**IMPULSION** (= Répulsion) qui lui est imprimée originellement et la force d’**ATTRACTION** qui marque le rapport naturel des corps.”

Kant (1724-1804) : “Histoire de la Nature” – 1755 (31 ans !)

L’état le plus simple du monde physique qui puisse **succéder au NÉANT**, c’est le **Plein matériel aussi Informe que possible**, le **CHAOS originel**. Ce chaos consiste dans la dispersion illimitée d’éléments simples **innombrables, variés à l’extrême** quant à leur poids spécifique (densité). Matière élémentaire Fine⁷ et Diffuse⁸.

Le Repos universel du Chaos originel ne peut donc durer qu’un instant⁹. Alors, pour on ne sait quelle cause, autour d’un Point (ENDROIT) de l’espace incommensurable, la formation de Matière **Compacte**, d’UNE NATURE¹⁰ **organisée** commence de toute nécessité, par un enchaînement purement Mécanique :

1- Ce point de poids relativement **LOURD attire** verticalement les éléments relativement plus **LÉGERS**.

2- Les particules des éléments divers en cause **se repoussent**, et cette Répulsion en lutte contre l’Attraction transforme le mouvement linéaire en circulaire.

3- De cette double force naît ensuite une **Nébuleuse** (un “Grand Tourbillon” – cf. Descartes), composition du Linéaire et du Circulaire. **Dès lors, un Système Solaire est lancé**.

طالب فركي – septembre 2007

⁶ **Notre** “vide”, qui est second et relatif, comparé à celui du Chaos (Plein Intelligible) c’est l’Éther, part sélectionnée, la plus “rare” du Chaos, donc comme “formée” de ce point de vue. (À moins que tout le Chaos en expansion ne soit pas comblé de “Natures”).

⁷ Comme un “vide” ; matière “subtile” ; **Matière Intelligible : invisible et incorruptible**.

⁸ Même **dans le Chaos on peut relever la marque de la Perfection** qu’il tient de son origine : c’est une conséquence de l’idée éternelle qu’en a l’Entendement Divin.

⁹ Mais ce Chaos Divin **reste le fond** de toute Nature Organisée, et est **à jamais** l’Incorruptible que contiennent toutes les Natures périssables.

¹⁰ La **FORME matérielle** qui résulte de la matière rassemblée est un état **tardif**, et Dieu n’y a pas mis la main.

LAMARCK

Lamarck, 1744-1829.

Militaire. Blessé, étudie la Médecine. Écrit la Flore française.

Crée “Biologie”, en même temps que TREVIRANUS.

Fait la 1^{ère} comparaison des coquilles fossiles et vivantes.

“Philosophie Zoologique” : 1809.

Buffon (1707-1788) avait donné Lamarck pour guide à son fils.

Philosophie Zoologique

1- Invertébrés :

Infusoires → Vers → Insectes → Mollusques.

2- Vertébrés :

Poissons → Reptiles → Oiseaux → Mammifères (des Sans-ongles aux Quadrumanes).



Philosophie Zoologique

Extraits

Distribution générale des animaux

Formant une série conforme à l'ordre même de la nature.

Animaux sans vertèbres.

Ils n'ont point de colonne vertébrale et par conséquent point de squelette ; ceux qui ont des points d'appui pour le mouvement des parties les ont sous leurs téguments. Ils manquent de moelle épinière et offrent une grande diversité dans la composition de leur organisation.

I^{er} degré d'organisation.

Point de nerfs, ni de moelle longitudinale noueuse ; point de vaisseaux pour la circulation ; point d'organes respiratoires ; aucun autre organe intérieur et spécial que pour la digestion.

(...)

Les oiseaux

(classe XIII^{ème} du règne animal.)

Animaux ovipares, vertébrés, et à sang chaud ; respiration complète par des poumons adhérents et percés ; quatre membres articulés, dont deux sont conformés aux ailes ; des plumes sur la peau.

Observations.

Assurément les oiseaux ont l'organisation plus perfectionnée que les reptiles et que tous les animaux des classes précédentes, puisqu'ils ont le sang chaud, le cœur à deux ventricules, et que leur cerveau remplit la cavité du crâne, caractères qu'ils ne partagent qu'avec les animaux les plus parfaits qui composent la dernière classe. Cependant les oiseaux ne forment évidemment que l'avant-dernier échelon de l'échelle animale ; car ils sont moins parfaits que les mammifères, puisqu'ils sont encore ovipares, qu'ils manquent de mamelles, qu'ils sont dépourvus de diaphragme, de vessie, etc., et qu'ils ont des facultés moins nombreuses. Dans le tableau qui suit, on peut remarquer que les quatre premiers ordres embrassent les oiseaux dont les petits ne peuvent ni marcher, ni se nourrir dès qu'ils sont éclos ; et qu'au contraire, les trois derniers comprennent les oiseaux dont les petits marchent et se nourrissent eux-mêmes, dès qu'ils sont sortis de l'œuf ; enfin, le

La Création Pure et Parfaite

septième ordre, celui des *palmipèdes*, me paraît offrir les oiseaux qui se rapprochent le plus par leurs rapports des premiers animaux de la classe suivante.

Ordre I^{er} : les grimpeurs.

Deux doigts en avant, et deux en arrière.

Grimp. Léviostres.

Perroquet,
Cacatoës,
Ara,
Barbu,
Touraco,
Couroucou,
Musophage,

Toucan.
Grimp. Cunéirostres.
Pic,
Torcol,
Jacamar,
Ani,
Coucou.

Ordre II^{ème} : les rapaces.

Un seul doigt en arrière ; doigts antérieurs entièrement libres ; bec et ongles crochus.

Rap. Nocturnes.

Chouette,
Duc,

Surnie.

Rap. Nudicolles.

Sarcorampe,

Vautour.

Rap. Plumicolles.

Griffon,
Messager,
Aigle,

Buse,
Autour,
Faucon.

Ordre III^{ème} : les passereaux.

Un seul doigt derrière ; les deux externes de devant réunis ; les tarses médiocres en hauteur.

(...)

Ordre IV^{ème} : les colombins.

Bec mou, flexible, aplati à la base ; narines couvertes d'une peau molle ; ailes propres au vol ; couvée de deux œufs.

Pigeon.

Ordre V^{ème} : les gallinacés.

Bec solide, corné, arrondi à la base ; couvée de plus de deux œufs.

La Création Pure et Parfaite

Gall. Alecridés.

Outarde,	Pintade,
Paon,	Hocco,
Tétras,	Guan,
Faisan,	Dindon.

Gall. Brachyptères.

Dronte,	Touyou,
Casoar,	Autruche.

Ordre VI^{ème} : les échassiers.

Tarses très-longes, dénués de plumes jusqu'à la jambe ; doigts externes réunis à leur base. (oiseaux de rivage.)

(...)

Ordre VII^{ème} : Les palmipèdes.

Doigts réunis par de larges membranes ; tarses peu élevés. (oiseaux aquatiques, nageurs.)

Palm. Pennipèdes.

Anhinga,	Frégate,
Phaéton,	Cormoran,
Fou,	Pélican.

Palm. Serrirostres.

Harle,	Flamant.
Canard,	

Palm. Longipennes.

Mauve,	Avocette,
Albatros,	Sterne,
Pétrel,	Rhincope.

Palm. Brévipennes.

Grèbe,	Pingouin,
Guillemot,	Manchot.
Alque,	

Les monotrèmes, Geoff.

Animaux intermédiaires entre les oiseaux et les mammifères. Ces animaux sont quadrupèdes, sans mamelles, sans dents enchâssées, sans lèvres, et n'ont qu'un orifice pour les organes génitaux, les excréments et les urines ; leur corps est couvert de poils ou de piquants.

La Création Pure et Parfaite

Les ornithorynques,

Les échidnés.

Nota. J'ai déjà parlé de ces animaux dans le chap. VI, p. 145, où j'ai montré que ce ne sont ni des mammifères, ni des oiseaux, ni des reptiles.

Les mammifères.

(classe XIV^{ème} du règne animal.)

Animaux vivipares et à mamelles : quatre membres articulés, ou seulement deux ; respiration complète par des poumons non percés à l'extérieur ; du poil sur quelques parties du corps.

Observations.

Dans l'ordre de la nature, qui procède évidemment du plus simple vers le plus composé dans ses opérations sur les corps vivants, les *mammifères* constituent nécessairement la dernière classe du règne animal. Cette classe, effectivement, comprend les animaux les plus parfaits, ceux qui ont le plus de facultés, ceux qui ont le plus d'intelligence, enfin, ceux dont l'organisation est la plus composée.

Ces animaux, dont l'organisation approche le plus de celle de l'homme, offrent, par cette raison, une réunion de sens et de facultés plus parfaite que tous les autres. Ils sont les seuls qui soient vraiment vivipares et qui aient des mamelles pour allaiter leurs petits. Ainsi, les *mammifères* présentent la complication la plus grande de l'organisation animale, et le terme du perfectionnement et du nombre des facultés qu'à l'aide de cette organisation la nature ait pu donner à des corps vivants. Ils doivent donc terminer l'immense série des animaux qui existent.

Tableau des mammifères.

Ordre I^{er} : mammifères exongulés.

Deux membres seulement : ils sont antérieurs, courts, aplatis, propres à nager, et n'offrent ni ongles, ni cornes.

Les cétacés.

Baleine,	Narval,
Baleinoptère,	Anarnak,
Physale,	Delphinaptère,
Cachalot,	Dauphin,
Physète,	Hypérodon.

Ordre II^{ème} : mammifères amphibies.

La Création Pure et Parfaite

Quatre membres : les deux antérieurs courts, en nageoires, à doigts onguiculés ; les postérieurs dirigés en arrière, ou réunis avec l'extrémité du corps, qui est en queue de poisson.

Phoque,

Dugong,

Morse,

Lamantin.

Observation.

Cet ordre n'est placé ici que sous le rapport de la forme générale des animaux qu'il comprend. *Voyez mon observation, p. 143.*

Ordre III^{ème} : mammifères ongulés.

Quatre membres qui ne sont propres qu'à marcher : leurs doigts sont enveloppés entièrement à leur extrémité par une corne qu'on nomme sabot.

Les solipèdes.

Cheval.

Les ruminants ou bisulces.

Bœuf,

Cerf,

Antilope,

Girafe,

Chèvre,

Chameau,

Brebis,

Chevrotain.

Les pachydermes.

Rhinocéros,

Cochon,

Daman,

Éléphant,

Tapir,

Hippopotame.

Ordre IV^{ème} : mammifères onguiculés.

Quatre membres : des ongles aplatis ou pointus à l'extrémité de leurs doigts, et qui ne les enveloppent point.

Les tardigrades.

Paresseux.

Les édentés.

Fourmiller,

Oryctérope,

Pangolin,

Tatou.

Les rongeurs.

Kangourou.

Lièvre,

Porc-épic,

Coendou,

Aye-aye,

La Création Pure et Parfaite

Phascolome,
Hydromys,
Castor,
Cabiai,
Aspalax,
Écureuil,

Loir,
Hamster,
Marmotte,
Campagnol,
Ondatra,
Rat.

Les pédimanés.

Sarigue,
Péramèle,
Dasyure,

Wombat,
Coescoës,
Phalanger.

Les plantigrades.

Taupe,
Musaraigne,
Ours,
Kinkajou,

Blaireau,
Coati,
Hérisson,
Tenrec.

Les digitigrades.

Loutre,
Mangouste,
Moufette,
Marte,

Chat,
Civette,
Hyène,
Chien.

Les chiroptères.

Galéopithèque,
Rhinolophe,
Phyllostome,

Noctilion,
Chauve-souris,
Roussette.

Les quadrumanes.

Galago,
Tarsier,
Indri,
Guenon,
Babouin,
Sapajou,

Lori,
Maki,
Alouate,
Magot,
Pongo,
Orang.

Remarque. Selon l'ordre que je viens de présenter, la famille des *quadrumanes* comprend donc les plus parfaits des animaux connus, surtout les derniers genres de cette famille ; et, en effet, le genre Orang (*pithecus*) termine l'ordre entier, comme la *monade* le commence. Quelle différence, relativement à l'organisation et aux facultés, entre les animaux de ces deux genres !

La Création Pure et Parfaite

Les naturalistes qui ont considéré l'homme seulement sous le rapport de l'organisation, en ont formé, avec ses six variétés connues, un genre particulier, constituant lui seul une famille à part, qu'ils ont caractérisée de la manière suivante.

Les bimanés.

Mammifères à membres séparés, onguiculés ; à trois sortes de dents, et à pouces opposables aux mains seulement.

L'homme.

Variétés :

Le caucasique,
L'hyperboréen,
Le mongol,
L'américain,
Le malais,
L'éthiopien ou nègre.

On a donné à cette famille le nom de *bimanés*, parce qu'en effet les mains seules de l'homme offrent un pouce séparé et comme opposé aux doigts ; tandis que, dans les *quadrumanes*, les mains et les pieds présentent, à l'égard du pouce, le même caractère.

Quelques observations relatives à l'homme.

Si l'homme n'était distingué des animaux que relativement à son organisation, il serait aisé de montrer que les caractères d'organisation dont on se sert pour en former, avec ses variétés, une famille à part, sont tous le produit d'anciens changements dans ses actions, et des habitudes qu'il a prises et qui sont devenues particulières aux individus de son espèce.

Effectivement, si une race quelconque de *quadrumanes*, surtout la plus perfectionnée d'entre elles, perdait, par la nécessité des circonstances, ou par quelque autre cause, l'habitude de grimper sur les arbres et d'en empoigner les branches avec les pieds, comme avec les mains, pour s'y accrocher, et si les individus de cette race pendant une suite de générations, étaient forcés de ne se servir de leurs pieds que pour marcher et cessaient d'employer leurs mains comme des pieds, il n'est pas douteux, d'après les observations exposées dans le chapitre précédent, que ces *quadrumanes* ne fussent à la fin transformés en *bimanés*, et que les pouces de leurs pieds ne cessassent d'être écartés des doigts, ces pieds ne leur servant plus qu'à marcher. En outre, si les individus dont je parle, mus par le besoin de dominer et de voir à la fois au loin et au large, s'efforçaient de se tenir debout et en prenaient constamment l'habitude de génération en génération, il n'est pas douteux encore que leurs pieds ne prissent insensiblement une conformation propre à les tenir dans une attitude redressée, que leurs jambes n'acquissent des mollets, et que ces animaux ne pussent alors marcher que péniblement sur les pieds et les mains à la fois.

La Création Pure et Parfaite

Enfin, si ces mêmes individus cessaient d'employer leurs mâchoires comme des armes pour mordre, déchirer ou saisir, ou comme des tenailles pour couper l'herbe et s'en nourrir et qu'ils ne les fissent servir qu'à la mastication ; il n'est pas douteux encore que leur angle facial ne devînt plus ouvert, que leur museau ne se raccourcît de plus en plus et qu'à la fin, étant entièrement effacé, ils n'eussent leurs dents incisives verticales.

Que l'on suppose maintenant qu'une race de *quadrumanes*, comme la plus perfectionnée, ayant acquis par des habitudes constantes dans tous ses individus, la conformation que je viens de citer et la faculté de se tenir et de marcher debout, et qu'ensuite elle soit parvenue à dominer les autres races d'animaux, alors on concevra :

1) Que cette race plus perfectionnée dans ses facultés, étant par là venue à bout de maîtriser les autres, se sera emparée à la surface du globe de tous les lieux qui lui conviennent ;

2) Qu'elle en aura chassé les autres races éminentes et dans le cas de lui disputer les biens de la terre, et qu'elle les aura contraintes de se réfugier dans les lieux qu'elle n'occupe pas ;

3) Que nuisant à la grande multiplication des races qui l'avoisinent par leurs rapports et les tenant reléguées dans des bois ou autres lieux déserts, elle aura arrêté les progrès du perfectionnement de leurs facultés, tandis qu'elle-même, maîtresse de se répandre partout, de s'y multiplier sans obstacle de la part des autres et d'y vivre par troupes nombreuses, se sera successivement créé des besoins nouveaux qui auront excité son industrie et perfectionné graduellement ses moyens et ses facultés ; 4) Qu'enfin, cette race prééminente ayant acquis une suprématie absolue sur toutes les autres, elle sera parvenue à mettre entre elle et les animaux les plus perfectionnés une différence et, en quelque sorte, une distance considérable.

Ainsi, la race de *quadrumanes* la plus perfectionnée aura pu devenir dominante ; changer ses habitudes par suite de l'empire absolu qu'elle aura pris sur les autres et de ses nouveaux besoins ; en acquérir progressivement des modifications dans son organisation et des facultés nouvelles et nombreuses ; borner les plus perfectionnées des autres races à l'état où elles sont parvenues ; et amener entre elle et ces dernières des distinctions très-remarquables.

L'Orang d'Angola (*Simia troglodytes*, Lin.) est le plus perfectionné des animaux : il l'est beaucoup plus que l'orang des Indes (*Simia satyrus*, Lin.), que l'on a nommé orang-outang ; et, néanmoins, sous le rapport de l'organisation, ils sont, l'un et l'autre, fort inférieurs à l'homme en facultés corporelles et d'intelligence¹¹. Ces animaux se tiennent debout dans bien des occasions ; mais, comme ils n'ont point de cette attitude une habitude soutenue, leur organisation n'en a pas été suffisamment modifiée, en sorte que la *station* pour eux est un état de gêne fort incommode. On sait, par les relations des voyageurs, surtout à l'égard de l'orang des Indes, que lorsqu'un danger pressant l'oblige à fuir, il retombe aussitôt sur ses quatre pattes. Cela décèle, nous dit-on, la véritable origine de cet animal, puisqu'il est forcé de quitter cette contenance étrangère qui en imposait.

¹¹ Voyez dans mes *Recherches sur les corps vivants*, quelques observations sur l'orang d'Angola.

La Création Pure et Parfaite

Sans doute cette contenance lui est étrangère, puisque, dans ses déplacements, il en fait moins d'usage, ce qui fait que son organisation y est moins appropriée ; mais, pour être devenue plus facile à l'homme, la *station* lui est-elle donc tout à fait naturelle ?

Pour l'homme qui, par ses habitudes maintenues dans les individus de son espèce depuis une grande suite de générations, ne peut que se tenir debout dans ses déplacements, cette attitude n'en est pas moins pour lui un état fatigant, dans lequel il ne saurait se maintenir que pendant un temps borné et à l'aide de la contraction de plusieurs de ses muscles.

Si la colonne vertébrale du corps humain formait l'axe de ce corps, et soutenait la tête en équilibre, ainsi que les autres parties, l'homme debout pourrait s'y trouver dans un état de repos. Or, qui ne sait qu'il n'en est pas ainsi ; que la tête ne s'articule point à son centre de gravité ; que la poitrine et le ventre, ainsi que les viscères que ces cavités renferment, pèsent presque entièrement sur la partie antérieure de la colonne vertébrale ; que celle-ci repose sur une base oblique, etc. ? Aussi, comme l'observe M. *Richerand*, est-il nécessaire que, dans la station, une puissance active veille sans cesse à prévenir les chutes dans lesquelles le poids et la disposition des parties tendent à entraîner le corps. Après avoir développé les considérations relatives à la station de l'homme, le même savant s'exprime ainsi : "Le poids relatif de la tête, des viscères thoraciques et abdominaux, tend donc à entraîner en avant la ligne suivant laquelle toutes les parties du corps pèsent sur le plan qui le soutient, ligne qui doit être exactement perpendiculaire à ce plan pour que la station soit parfaite ; le fait suivant vient à l'appui de cette assertion : J'ai observé que les enfants dont la tête est volumineuse, le ventre saillant et les viscères surchargés de graisse s'accoutument difficilement à se tenir debout ; ce n'est guère qu'à la fin de leur deuxième année qu'ils osent s'abandonner à leurs propres forces ; ils restent exposés à des chutes fréquentes et ont une tendance naturelle à reprendre l'état de quadrupède." (*Physiologie*, vol. II, p. 268)

Cette disposition des parties qui fait que la station de l'homme est un état d'action et par suite fatigant, au lieu d'être un état de repos, décèlerait donc aussi en lui une origine analogue à celle des autres mammifères, si son organisation était prise seule en considération.

Maintenant, pour suivre, dans tous ses points, la supposition présentée dès le commencement de ces observations, il convient d'y ajouter les considérations suivantes :

Les individus de la race dominante dont il a été question, s'étant emparés de tous les lieux d'habitation qui leur furent commodes et ayant considérablement augmenté leurs besoins à mesure que les sociétés qu'ils y formaient devenaient plus nombreuses, ont dû pareillement multiplier leurs idées et par suite ressentir le besoin de les communiquer à leurs semblables. On conçoit qu'il en sera résulté pour eux la nécessité d'augmenter et de varier en même proportion les *signes* propres à la communication de ces idées. Il est donc évident que les individus de cette race auront dû faire des efforts continuels et employer tous leurs moyens dans ces efforts, pour créer, multiplier et varier suffisamment les *signes* que leurs idées et leurs besoins nombreux rendaient nécessaires.

Il n'en est pas ainsi des autres animaux ; car, quoique les plus parfaits d'entre eux, tels que les *quadrumanes*, vivent, la plupart, par troupes ; depuis l'éminente suprématie de la race citée, ils sont restés sans progrès dans le perfectionnement de leurs facultés, étant

La Création Pure et Parfaite

pourchassés de toutes parts et relégués dans des lieux sauvages, déserts, rarement spacieux et où, misérables et inquiets, ils sont sans cesse contraints de fuir et de se cacher. Dans cette situation, ces animaux ne se forment plus de nouveaux besoins, n'acquièrent plus d'idées nouvelles ; n'en ont qu'un petit nombre et toujours les mêmes qui les occupent ; et parmi ces idées, il y en a très peu qu'ils aient besoin de communiquer aux autres individus de leur espèce. Il ne leur faut donc que très peu de *signes* différents pour se faire entendre de leurs semblables ; aussi quelques mouvements du corps ou de certaines de ses parties, quelques sifflements et quelques cris variés par de simples inflexions de voix leur suffisent.

Au contraire, les individus de la race dominante déjà mentionnée, ayant eu besoin de multiplier les *signes*, pour communiquer rapidement leurs idées devenues de plus en plus nombreuses, et ne pouvant plus se contenter, ni des *signes* pantomimiques, ni des inflexions possibles de leur voix, pour représenter cette multitude de *signes* devenus nécessaires, seront parvenus, par différents efforts, à former des *sons articulés* : d'abord ils n'en auront employé qu'un petit nombre, conjointement avec des inflexions de leur voix ; par la suite, ils les auront multipliés, variés et perfectionnés, selon l'accroissement de leurs besoins et selon qu'ils se seront plus exercés à les produire. En effet, l'exercice habituel de leur gosier, de leur langue et de leurs lèvres pour articuler des sons aura éminemment développé en eux cette faculté.

De là, pour cette race particulière, l'origine de l'admirable faculté *de parler* ; et, comme l'éloignement des lieux, où les individus qui la composent se seront répandus, favorise la corruption des signes convenus pour rendre chaque idée, de là l'origine des langues, qui se seront diversifiées partout.

Ainsi, à cet égard, les besoins seuls auront tout fait : ils auront fait naître les efforts, et les organes propres aux articulations des sons se seront développés par leur emploi habituel.

Telles seraient les réflexions que l'on pourrait faire si l'homme, considéré ici comme la race prééminente en question, n'était distingué des animaux que par les caractères de son organisation et si son origine n'était pas différente de la leur.

Extraits de la *Philosophie Zoologique* de Lamarck – 1809



Les Époques de la nature

Buffon – 1779

Extraits

Quatrième Époque

Notre globe, pendant **trente-cinq mille ans**, n'a donc été qu'**une masse de chaleur et de feu**, dont aucun être sensible ne pouvait approcher ; ensuite pendant **quinze ou vingt mille ans** sa **surface n'était qu'une mer universelle** ; il a fallu cette longue succession de siècles pour le refroidissement de la terre et pour la retraite des eaux, et ce n'est qu'à la fin de cette seconde période que la surface de nos continents a été figurée.

Mais ces derniers effets de l'action des courants de la mer ont été précédés de quelques autres effets encore plus généraux, lesquels ont influé sur quelques traits de la face entière de la terre. Nous avons dit que les eaux venant en plus grande quantité du pôle austral, avaient aiguisé toutes les pointes des continents ; mais après la chute complète des eaux, lorsque la mer universelle eut pris son équilibre, le mouvement du midi au nord cessa, et la mer n'eut plus à obéir qu'à la puissance constante de la lune qui, se combinant avec celle du soleil, produisit les marées et le mouvement constant d'orient en occident ; les eaux, dans leur premier avènement, avaient d'abord été dirigées des pôles vers l'équateur, parce que les parties polaires plus refroidies que le reste du globe les avaient reçues les premières ; ensuite elles ont gagné successivement les régions de l'équateur ; et lorsque ces régions ont été couvertes comme toutes les autres par les eaux, le mouvement d'orient en occident s'est dès lors établi pour jamais ; car non seulement il s'est maintenu pendant cette **longue période de la retraite des mers**, mais il se maintient encore aujourd'hui. Or ce mouvement général de la mer d'orient en occident a produit sur la surface de la masse terrestre un effet tout aussi général, c'est d'avoir escarpé toutes les côtes occidentales des continents terrestres et d'avoir en même temps laissé tous les terrains en pente douce du côté de l'orient.

À mesure que les mers s'abaissaient et découvraient les pointes les plus élevées des continents, ces sommets, comme autant de soupiraux qu'on viendrait de déboucher, commencèrent à laisser exhaler les nouveaux feux produits dans l'intérieur de la terre par l'effervescence des matières qui servent d'aliment aux volcans. Le domaine de **la terre**, sur la fin de cette seconde période de **vingt mille ans**, était **partagé entre le feu et l'eau** ; également déchirée et dévorée par la fureur de ces deux éléments, il n'y avait nulle part ni sûreté ni repos ; mais heureusement **ces anciennes scènes, les plus épouvantables de la nature, n'ont point eu de spectateurs**, et ce n'est qu'après cette seconde période entièrement révolue que l'on peut dater la **naissance des**

La Création Pure et Parfaite

animaux terrestres ; les eaux étaient alors retirées, puisque les deux grands continents étaient unis vers le Nord et également peuplés d'éléphants ; le nombre des volcans était aussi beaucoup diminué, parce que leurs éruptions ne pouvant s'opérer que par le conflit de l'eau et du feu, elles avaient cessé dès que la mer en s'abaissant s'en était éloignée. Qu'on se représente encore l'aspect qu'offrait la terre immédiatement après cette seconde période, c'est-à-dire, à **cinquante-cinq** ou **soixante mille ans** de sa formation. Dans toutes les parties basses, des mares profondes, des courants rapides, et des tournolements d'eau ; des tremblements de terre presque continuels, produits par l'affaissement des cavernes et par les fréquentes explosions des volcans, tant sous mer que sur terre ; des orages généraux et particuliers ; des tourbillons de fumée et des tempêtes excitées par les violentes secousses de la terre et de la mer ; des inondations, des débordements, des déluges occasionnés par ces mêmes commotions ; des fleuves de verre fondu, de bitume et de soufre ravageant les montagnes et venant dans les plaines empoisonner les eaux ; **le soleil même presque toujours offusqué** non seulement par des nuages aqueux, mais par des masses épaisses de cendres et de pierres poussées par les volcans, et **nous remercierons le Créateur de n'avoir pas rendu l'homme témoin de ces scènes effrayantes et terribles, qui ont précédé et pour ainsi dire annoncé la naissance de la nature intelligente et sensible.**

Cinquième Époque

Il reste celle de l'homme : a-t-elle été contemporaine à celle des animaux ?¹² Des motifs majeurs et des raisons très solides se joignent ici pour prouver qu'elle s'est faite postérieurement à toutes nos époques, et que l'homme est en effet le grand et dernier œuvre de la création. On ne manquera pas de nous dire que l'analogie semble démontrer que l'espèce humaine a suivi la même marche et qu'elle date du même temps que les autres espèces ; qu'elle s'est même plus universellement répandue, et que si l'époque de sa création est postérieure à celle des animaux, rien ne prouve que l'homme n'ait pas au moins subi les mêmes lois de la nature, les mêmes altérations, les mêmes changements. Nous conviendrons que **l'espèce humaine ne diffère pas essentiellement des autres espèces par ses facultés corporelles**, et qu'à cet égard son sort eut été le même à peu près que celui des autres espèces : mais **pouvons-nous douter que nous ne différions prodigieusement des animaux par le rayon divin qu'il a plu au souverain Être de nous départir ? Ne voyons-nous pas que dans l'homme, la matière est conduite par l'esprit ? Il a donc pu modifier les effets de la nature ; il a trouvé le moyen de résister aux intempéries des climats ; il a créé de la chaleur lorsque**

¹² La suite est ainsi libellée dans le Manuscrit : "des raisons particulières nous forcent à dire qu'elle s'est faite postérieurement à toutes nos Époques ; néanmoins l'analogie, les monuments et même les traditions nous démontrent au contraire que l'espèce humaine a subi la même marche et date du même temps que les autres espèces, qu'elle s'est même plus universellement répandue et que si la date de sa création est postérieure à celle des animaux, *l'homme n'en a pas moins* subi les mêmes lois de nature, les mêmes altérations, les mêmes changements, et que *la seule différence réelle qu'il y ait entre son espèce et les autres ne consiste point dans les facultés corporelles, mais provient uniquement de cette flamme divine* qu'il a plu au Souverain être de nous départir". (4^{ème} cahier, p. 16)

La Création Pure et Parfaite

le froid l'a détruite : la découverte et les usages de l'élément du feu, dus à sa seule intelligence, l'ont rendu plus fort et plus robuste qu'aucun des animaux, et l'ont mis en état de braver les tristes effets du refroidissement. D'autres arts, c'est-à-dire, d'autres traits de son intelligence, lui ont fourni des vêtements, des armes, et **bientôt il s'est trouvé le maître du domaine de la terre** : ces mêmes arts lui ont donné les moyens d'en parcourir toute la surface, et de s'habituer partout, parce qu'avec plus ou moins de précautions tous les climats lui sont devenus pour ainsi dire égaux. Il n'est donc pas étonnant que, quoiqu'il n'existe aucun des animaux du midi de notre continent dans l'autre, **l'homme seul**, c'est-à-dire son espèce, **se trouve également dans cette terre isolée de l'Amérique méridionale** qui paraît n'avoir eu aucune part aux premières formations des animaux, et aussi dans toutes les parties froides ou chaudes de la surface de la terre : car quelque part et quelque loin que l'on ait pénétré depuis la perfection de l'art de la navigation, **l'homme a trouvé partout des hommes** ; les terres les plus disgraciées, les îles les plus isolées, les plus éloignées des continents, se sont presque toutes trouvées peuplées, et l'on ne peut pas dire que ces hommes, tels que ceux des îles Mariannes, ou ceux d'Otahiti et des autres petites îles situées dans le milieu des mers à de si grandes distances de toutes terres habitées, ne soient néanmoins des hommes de notre espèce, puisqu'**ils peuvent produire avec nous**, et que les petites différences qu'on remarque dans leur nature ne sont que de légères variétés causées par l'influence du climat et de la nourriture.

Néanmoins si l'on considère que l'homme, qui peut se munir aisément contre le froid, ne peut au contraire se défendre par aucun moyen contre la chaleur trop grande, que même il souffre beaucoup dans les climats que les animaux du Midi cherchent de préférence, on aura une raison de plus pour croire que la création de l'homme a été postérieure à celle de ces grands animaux. **Le souverain Être n'a pas répandu le souffle de vie dans le même instant sur toute la surface de la terre** ; il a commencé par féconder les mers et ensuite les terres les plus élevées et **il a voulu donner tout le temps nécessaire à la terre pour se consolider, se refroidir, se découvrir, se sécher et arriver enfin à l'état de repos et de tranquillité où l'homme pouvait être le témoin intelligent, l'admirateur paisible du grand spectacle de la nature et des merveilles de la création**. Ainsi nous sommes persuadés, indépendamment de l'autorité des livres sacrés, que **l'homme a été créé le dernier**, et qu'il n'est venu prendre le sceptre de la terre que quand elle s'est trouvée digne de son empire. Il paraît néanmoins que **son premier séjour a d'abord été, comme celui des animaux terrestres, dans les hautes terres de l'Asie** ; que **c'est dans ces mêmes terres où sont nés les arts de première nécessité, et bientôt après les sciences**, également nécessaires à l'exercice de la puissance de l'homme, et sans lesquelles il n'aurait pu former de société, ni compter sa vie, ni commander aux animaux, ni se servir autrement des végétaux que pour les brouter. Mais nous nous réservons d'exposer dans notre dernière époque les principaux faits qui ont rapport à l'Histoire des premiers hommes.

Sixième Époque

Nous voilà, comme je me le suis proposé, descendus du sommet de l'**échelle du temps** jusqu'à des siècles assez voisins du nôtre ; nous avons passé du chaos à la lumière, de l'incandescence du globe à son premier refroidissement, et cette période de temps a été de **vingt-cinq mille ans**. Le second degré de refroidissement a permis la chute des eaux, et a produit la dépuration de l'atmosphère, depuis **vingt-cinq à trente-cinq mille ans**. Dans la troisième époque s'est fait l'établissement de la mer universelle, la production des premiers coquillages et des premiers végétaux, la construction de la surface de la terre par lits horizontaux, ouvrage de **quinze ou vingt autres milliers d'années**. Sur la fin de la troisième époque et au commencement de la quatrième s'est faite la retraite des eaux ; les courants de la mer ont creusé nos vallons, et les feux souterrains ont commencé de ravager la terre par leurs explosions. Tous ces derniers mouvements ont duré **dix mille ans** de plus, et en somme totale ces grands événements, ces opérations et ces constructions supposent au moins une succession de **soixante mille années**, après quoi **la nature, dans son premier moment de repos**, a donné ses productions les plus nobles ; la cinquième époque nous présente la **naissance des animaux terrestres**. Il est vrai que ce repos n'était pas absolu ; **la terre n'était pas encore tout à fait tranquille**, puisque ce n'est qu'après la naissance des premiers animaux terrestres que s'est faite la **séparation des continents** et que sont arrivés les grands changements que je viens d'exposer dans cette sixième époque.

Au reste, **j'ai** fait ce que j'ai pu pour **proportionner** dans chacune de ces périodes **la durée du temps à la grandeur des ouvrages** ; j'ai tâché, d'après mes hypothèses, de tracer le tableau successif des **grandes révolutions de la nature**, sans néanmoins avoir prétendu la saisir à son origine, et encore moins l'avoir embrassée dans toute son étendue ; et mes hypothèses fussent-elles contestées, et mon tableau ne fût-il qu'une esquisse très imparfaite de celui de la nature, je suis convaincu que tous ceux qui de bonne foi voudront examiner cette esquisse et la comparer avec le modèle, trouveront assez de ressemblance pour pouvoir au moins satisfaire leurs yeux et fixer leurs idées sur les plus grands objets de la philosophie naturelle.

Septième et dernière époque

Lorsque la puissance de l'Homme a secondé celle de la nature.

Les premiers hommes témoins des mouvements convulsifs de la terre, encore récents et très fréquents, n'ayant que les montagnes pour asiles contre les inondations, chassés souvent de ces mêmes asiles par le feu des volcans, tremblants sur une terre qui tremblait sous leurs pieds, **nus d'esprit et de corps**, exposés aux injures de tous les éléments, victimes de la fureur des animaux féroces, dont ils ne pouvaient éviter de devenir la proie ; tous également pénétrés du sentiment commun d'une terreur funeste,

La Création Pure et Parfaite

tous également pressés par la nécessité, n'ont-ils pas très promptement cherché à se réunir, d'abord pour se défendre par le nombre, ensuite pour s'aider et travailler de concert à se faire un domicile et des **armes** ? Ils ont commencé par aiguiser en forme de haches des cailloux durs, ces jades, ces *pierres de foudre*, que l'on a cru tombées des nues et formées par le tonnerre, et qui néanmoins ne sont que les premiers monuments de l'art de l'homme dans l'état de pure nature : il aura bientôt tiré du feu de ces mêmes cailloux en les frappant les uns contre les autres ; il aura saisi la flamme des volcans, ou profité du feu de leurs laves brûlantes pour le communiquer, pour se faire jour dans les forêts, les broussailles ; car avec le secours de ce puissant élément, il a **nettoyé, assaini, purifié les terrains** qu'il voulait habiter ; avec la **hache** de pierre, **il a tranché, coupé les arbres, menuisé le bois, façonné ses armes et les instruments** de première nécessité ; et après s'être munis de **massues** et d'autres **armes pesantes et défensives**, ces premiers hommes n'ont-ils pas trouvé le moyen d'en faire d'**offensives plus légères** pour atteindre de loin ? un nerf, un tendon d'animal, des fils d'aloès ou l'écorce souple d'une plante ligneuse, leur ont servi de corde pour réunir les deux extrémités d'une branche élastique dont ils ont fait leur **arc** ; ils ont aiguisé d'autres petits cailloux pour en armer la flèche. Bientôt ils auront eu **des filets**, des **radeaux**, des canots, et s'en sont tenus-là tant qu'ils n'ont formé que de petites nations composées de quelques familles, ou plutôt de parents issus d'une même famille, comme nous le voyons encore aujourd'hui chez **les Sauvages, qui veulent demeurer Sauvages**, et qui le peuvent, **dans les lieux où l'espace libre ne leur manque pas** plus que le gibier, le poisson et les fruits. **Mais** dans tous ceux où l'espace s'est trouvé confiné par les eaux, ou resserré par les hautes montagnes, ces petites nations, devenues trop nombreuses, ont été forcées de **partager leur terrain entre elles**, et c'est de ce moment que la terre est devenue le domaine de l'homme : il en a pris possession par ses travaux de culture, et l'attachement à la patrie a suivi de très près les premiers actes de sa propriété. L'intérêt particulier faisant partie de l'intérêt national, **l'ordre, la police et les lois** ont dû succéder, et la société prendre de la consistance et des forces.

Néanmoins ces hommes, profondément affectés des calamités de **leur premier état**, et ayant encore sous leurs yeux les ravages des **inondations**, les **incendies** des volcans, les gouffres ouverts par les **secousses de la terre**, **ont conservé un souvenir** durable et **presque éternel** de ces malheurs du monde : l'idée qu'il doit périr par un **déluge** universel ou par un **embrasement** général ; le **respect pour certaines montagnes sur lesquelles ils s'étaient sauvés** des inondations ; **l'horreur pour ces autres montagnes qui lançaient des feux plus terribles que ceux du tonnerre** ; la vue de ces combats de la terre contre le Ciel, fondement de la Fable des Titans et de leurs assauts contre les Dieux ; l'opinion de **l'existence réelle d'un être malfaisant**, la crainte et la superstition qui en sont le premier produit ; tous ces sentiments fondés sur la terreur se sont dès lors emparés à jamais du cœur et de l'esprit de l'homme : à peine est-il encore aujourd'hui rassuré par l'expérience des temps, par le calme qui a succédé à ces siècles d'orages, enfin par la connaissance des effets et des opérations de la nature ; connaissance qui n'a pu s'acquérir qu'après l'établissement de quelque grande société dans des terres paisibles.

Ce n'est point en Afrique, ni dans les terres de l'Asie les plus avancées vers le midi, que les **grandes sociétés** ont pu d'abord se former ; ces contrées étaient encore brûlantes et

La Création Pure et Parfaite

désertes : ce n'est point en **Amérique**, qui **n'est** évidemment, **à l'exception de ses chaînes de montagnes, qu'une terre nouvelle** ; ce n'est pas même en **Europe**, qui **n'a reçu que fort tard les lumières de l'Orient**, que se sont établis les premiers hommes civilisés, puisqu'**avant la fondation de Rome**, les contrées les plus heureuses de cette partie du monde, telles que **l'Italie, la France et l'Allemagne**, **n'étaient encore peuplées que d'hommes plus qu'à demi sauvages**. Lisez **Tacite, sur les mœurs des Germains** ; **c'est le tableau de celles des Hurons**, ou plutôt des habitudes de l'espèce humaine entière sortant de l'état de nature. C'est donc dans les contrées septentrionales de l'Asie que s'est élevée la tige de **connaissances** de l'homme, et c'est sur ce tronc de l'arbre de la science que s'est élevé le trône de sa **puissance** : **plus il a su, plus il a pu ; mais aussi, moins il a fait, moins il a su**. Tout cela suppose les hommes actifs dans un climat heureux, sous un ciel pur pour l'observer, sur une terre féconde pour la cultiver, dans une contrée privilégiée, à l'abri des inondations, éloignée des volcans, plus élevée et par conséquent plus anciennement tempérée que les autres. Or toutes ces conditions, toutes ces circonstances, se sont trouvées réunies dans **le centre** du continent **de l'Asie, depuis le 40^{ème} degré de latitude jusqu'au 55^{ème}**. **Les fleuves** qui portent leurs eaux dans la mer du Nord, dans l'Océan oriental, dans les mers du midi et dans la Caspienne, **partent également de cette région** élevée qui fait aujourd'hui partie de la Sibérie méridionale et de la Tartarie. C'est dans cette terre plus élevée, plus solide que les autres, puisqu'elle leur sert de centre, et qu'elle est **éloignée de près de cinq cents lieues de tous les océans** ; c'est dans cette contrée privilégiée que s'est formé **le premier peuple digne de porter ce nom**, digne de tous nos respects, comme créateur des sciences, des arts, et de toutes les institutions utiles : cette vérité nous est **également démontrée par les monuments** de l'histoire naturelle **et par les progrès** presque inconcevables de l'ancienne astronomie. Comment des hommes si nouveaux ont-ils pu **trouver la période lunisolaire de six cents ans** ? Je me borne à ce seul fait, quoiqu'on puisse en citer beaucoup d'autres tout aussi merveilleux, et tout aussi constants. Ils savaient donc autant d'astronomie qu'en savait de nos jours **Dominique Cassini**, qui **le premier a démontré la réalité et l'exactitude de cette période** de six cents ans ; **connaissance à laquelle ni les Chaldéens, ni les Égyptiens, ni les Grecs, ne sont pas arrivés** ; connaissance qui suppose celle des mouvements précis de la lune et de la terre, et qui exige une grande perfection dans les instruments nécessaires aux observations ; connaissance qui ne peut s'acquérir qu'après avoir tout acquis, laquelle n'étant fondée que sur une longue suite de recherches, d'études, et de travaux astronomiques, **suppose au moins deux ou trois mille ans de culture** à l'esprit humain pour y parvenir.

Ce premier peuple a été très heureux, puisqu'il est devenu très savant ; il a joui, pendant plusieurs siècles, de **la paix**, du repos, du **loisir** nécessaires à cette culture de l'esprit, de laquelle dépend le fruit de toutes les autres cultures. Pour se douter de la période de six cents ans, il fallait au moins douze cents ans d'observations ; pour l'assurer comme fait certain, il en a fallu plus du double : voilà donc déjà **trois mille ans d'études astronomiques** ; et nous n'en serons pas étonnés, puisqu'il a fallu **ce même temps aux astronomes, en les comptant depuis les Chaldéens jusqu'à nous** pour reconnaître cette période ; et **ces premiers trois mille ans** d'observations astronomiques n'ont-ils pas été **nécessairement précédés de quelques siècles où la**

science n'était pas née ? Six mille ans, à compter de ce jour, sont-ils suffisants pour remonter à l'époque la plus noble de l'histoire de l'homme, et même pour le suivre dans les premiers progrès qu'il a faits dans les arts et dans les sciences ?

Mais malheureusement **elles ont été perdues, ces hautes et belles sciences** ; elles ne nous sont parvenues que par débris trop informes pour nous servir autrement qu'à reconnaître leur existence passée. L'invention de la formule d'après laquelle les brames calculent les éclipses suppose autant de science que la construction de nos éphémérides, et cependant ces mêmes brames **n'ont pas la moindre idée de la composition de l'univers** ; ils n'en ont **que de fausses sur le mouvement, la grandeur et la position des planètes** ; **ils calculent les éclipses sans en connaître la théorie**, guidés comme des machines par une gamme fondée sur des formules savantes qu'ils ne comprennent pas, et que probablement leurs ancêtres n'ont point inventées, puisqu'ils n'ont rien perfectionné, et qu'ils n'ont pas transmis le moindre rayon de la science à leurs descendants : **ces formules ne sont entre leurs mains que des méthodes de pratique** ; mais elles supposent des connaissances profondes dont ils n'ont pas même conservé les moindres vestiges, et qui par conséquent ne leur ont jamais appartenu. **Ces méthodes ne peuvent donc venir que de cet ancien peuple savant** qui avait réduit en formules les mouvements des astres, et qui par une longue suite d'observations, était parvenu non seulement à la prédiction des éclipses, mais à la connaissance bien plus difficile de la période de six cents ans, et de tous les faits astronomiques que cette connaissance exige et suppose nécessairement.

Je crois être fondé à dire que les brames n'ont pas imaginé ces formules savantes, puisque toutes leurs idées physiques sont contraires à la théorie dont les formules dépendent, et que s'ils eussent compris cette théorie même dans le temps qu'ils en ont reçu les résultats, ils eussent conservé la science et ne se trouveraient pas **réduits aujourd'hui à la plus grande ignorance, et livrés aux préjugés les plus ridicules sur le système du monde** : car **ils croient que la terre est immobile, et appuyée sur la cime d'une montagne d'or** ; ils pensent **que la lune est éclipsée par des dragons aériens, que les planètes sont plus petites que la lune**, etc. Il est donc évident qu'ils n'ont jamais eu les premiers éléments de la théorie astronomique, ni même la moindre connaissance des principes que supposent les méthodes dont ils se servent. Mais je dois renvoyer ici à l'excellent ouvrage que M. **Bailly** vient de publier sur l'ancienne astronomie, dans lequel il discute à fond tout ce qui est relatif à l'origine et au progrès de cette science ; on verra que ses idées s'accordent avec les miennes ; et d'ailleurs il a traité ce sujet important avec une sagacité de génie et une profondeur d'érudition qui mérite des éloges de tous ceux qui s'intéressent au progrès des sciences.

Les Chinois, **un peu plus éclairés que les brames**, calculent assez grossièrement les éclipses, et les calculent toujours de même depuis deux ou trois mille ans : **puisque'ils ne perfectionnent rien, ils n'ont jamais rien inventé** ; la science n'est donc pas plus née à la Chine qu'aux Indes. Quoiqu'aussi voisins que les Indiens du premier peuple savant, les Chinois ne paraissent pas en avoir rien tiré ; ils n'ont pas même ces formules astronomiques dont les Brames ont conservé l'usage, et qui sont néanmoins les premiers et grands monuments du savoir et du bonheur de l'homme. Il ne paraît pas non plus que les Chaldéens, les Perses, les Égyptiens, et les Grecs, aient rien reçu de ce premier peuple éclairé ; car, dans ces contrées du Levant, la nouvelle astronomie n'est due qu'à l'opiniâtre

La Création Pure et Parfaite

assiduité des observateurs chaldéens, et ensuite aux travaux des Grecs qu'on ne doit dater **que du temps de la fondation de l'école d'Alexandrie**. Néanmoins cette science était encore **bien imparfaite** après deux mille ans de nouvelle culture, et même **jusqu'à nos derniers siècles**. Il me paraît donc certain que ce premier peuple, qui avait inventé et cultivé si heureusement et si longtemps l'astronomie, n'en a laissé que des débris et quelques résultats qu'on pouvait retenir de mémoire, comme celui de la **période de six cents ans**, que l'historien **Josèphe** nous a **transmise sans la comprendre**.

La **perte des sciences**, cette première plaie faite à l'humanité **par la hache de la barbarie**, fut **sans doute l'effet d'une malheureuse révolution** qui aura réduit peut-être en peu d'années l'ouvrage et les travaux de plusieurs siècles ; car nous ne pouvons douter que ce premier peuple, aussi puissant d'abord que savant, ne se soit **longtemps maintenu dans sa splendeur**, puisqu'il a fait de si grands progrès dans les sciences, et par conséquent dans tous les arts qu'exige leur étude. Mais il y a toute apparence que quand **les terres situées au nord** de cette heureuse contrée ont été **trop refroidies**, les hommes qui les habitaient, encore ignorants, farouches, et **barbares**, **auront reflué** vers cette même contrée riche, abondante, et cultivée par les arts ; il est même assez **étonnant qu'ils s'en soient emparés, et qu'ils y aient détruit non-seulement les germes, mais même la mémoire de toute science** ; en sorte que **trente siècles d'ignorance ont peut-être suivi les trente siècles de lumière** qui les avaient précédés. De tous ces beaux et premiers **fruits de l'esprit humain il n'en est resté que le marc ; la métaphysique religieuse**, ne pouvant être comprise, n'avait pas besoin d'étude, et ne devait ni s'altérer ni se perdre que faute de mémoire, laquelle ne manque jamais dès qu'elle est frappée du merveilleux. Aussi cette métaphysique s'est-elle répandue de ce premier centre des sciences à toutes les parties du monde ; les **idoles de Calicut** [villes d'Inde] se sont trouvées **les mêmes que celles de Séléginskoï**¹³. Les pèlerinages vers le grand Lama, établis à plus de deux mille lieues de distance ; l'idée de la **métempsycose** portée encore plus loin, adoptée comme article de foi par les Indiens, les Éthiopiens, les **Atlantes** ; ces mêmes idées défigurées, reçues par les Chinois, les Perses, les Grecs, et parvenues jusqu'à nous, tout semble nous démontrer que la première souche et la tige commune des connaissances humaines appartient à cette terre de la haute Asie¹⁴, et que les rameaux stériles ou dégénérés des nobles branches de cette ancienne souche se sont étendus dans toutes les parties de la terre chez les peuples civilisés.

Et que pouvons-nous dire de ces **siècles de barbarie** qui **se sont écoulés en pure perte** pour nous ? Ils sont ensevelis pour jamais dans une nuit profonde ; **l'homme** d'alors, replongé dans les ténèbres de l'ignorance, **a pour ainsi dire cessé d'être homme** : car la grossièreté, suivie de l'oubli des devoirs, commence par relâcher les liens de la société, la barbarie achève de les rompre ; les lois méprisées ou proscrites, les mœurs dégénérées en habitudes farouches ; l'amour de l'humanité, quoique gravé en caractères

¹³ SELINGINSKOY, (Géog. mod.) ou Selinga ; ville de l'empire russe, dans la grande Tartarie, sur la rive orientale de la Selinga, près du lac Baikal. C'est la forteresse la plus avancée que les Russes possèdent sur les frontières de la Chine. Long. 120. 10. latit. 52. (Encyclopédie Diderot)

¹⁴ Les cultures, les arts, les bourgs épars dans cette région (dit le savant naturaliste M. Pallas) sont les restes encore vivants d'un empire ou d'une société florissante, dont l'histoire même est ensevelie avec ses cités, ses temples, ses armes, ses monuments, dont on déterre à chaque pas d'énormes débris ; ces peuplades sont les membres d'une énorme nation, à laquelle il manque une tête. *Voyage de Pallas en Sibérie*, etc.

La Création Pure et Parfaite

sacrés, effacé dans les cœurs ; l'homme enfin sans éducation, sans morale, réduit à mener une vie solitaire et sauvage, n'offre, au lieu de sa haute nature, **que celle d'un être dégradé au-dessous de l'animal.**

Néanmoins, après la perte des sciences, les arts utiles auxquels elles avaient donné naissance se sont conservés : la **culture de la terre** devenue plus nécessaire à mesure que les hommes se trouvaient plus nombreux, plus serrés ; toutes les pratiques qu'exige cette même culture, tous les arts que supposent la construction des **édifices**, la **fabrication des idoles et des armes**, la texture des **étoffes**, etc., ont survécu à la science ; ils se sont répandus de proche en proche, perfectionnés de loin en loin ; ils ont suivi le cours des grandes populations : l'ancien **empire de la Chine s'est élevé le premier**, et **presque en même temps celui des Atlantes en Afrique** : ceux du continent **de l'Asie, celui de l'Égypte, d'Éthiopie**, se sont successivement établis, et enfin celui de Rome, auquel notre Europe doit son existence civile. Ce n'est donc que depuis environ trente siècles, que la **puissance de l'homme s'est réunie à celle de la nature**, et s'est étendue sur la plus grande partie de **la terre : les trésors de sa fécondité** jusqu'alors étaient enfouis, l'homme les a **mis au grand jour** ; ses **autres richesses encore plus profondément enterrées**, n'ont pu se dérober à ses recherches, et sont devenues le prix de ses travaux. Partout, lorsqu'il s'est conduit **avec sagesse**, il a **suivi les lois de la nature, profité de ses exemples, employé ses moyens**, et choisi dans son immensité tous les objets qui pouvaient lui servir ou lui plaire. Par son intelligence, **les animaux ont été apprivoisés**, subjugués, domptés, réduits à lui obéir à jamais ; par ses travaux les **marais ont été desséchés**, les **fleuves contenus**, leurs cataractes effacées, les **forêts éclaircies**, les **landes cultivées** ; **par sa réflexion les temps ont été comptés**, les **espaces mesurés**, les mouvements célestes reconnus, combinés, représentés, le ciel et la terre comparés, **l'univers agrandi**, et le Créateur dignement adoré ; par son art émané de la science **les mers ont été traversées**, **les montagnes franchies**, **les peuples rapprochés**, un nouveau monde découvert, mille autres terres isolées sont devenues son domaine ; enfin la face entière de la terre porte aujourd'hui l'empreinte de la puissance de l'homme, laquelle quoique subordonnée à celle de la nature, souvent a fait plus qu'elle, ou du moins l'a si merveilleusement secondée, que c'est à l'aide de nos mains qu'elle s'est développée dans toute son étendue, et qu'elle est arrivée par degrés au point de perfection et de magnificence où nous la voyons aujourd'hui.

Comparez en effet la **nature brute** à la **nature cultivée**¹⁵ ; comparez les petites nations sauvages de l'**Amérique** avec nos grands peuples civilisés ; comparez même celles de l'**Afrique**, qui ne le sont qu'à demi ; voyez en même temps l'état des terres que ces nations habitent, vous jugerez aisément du peu de valeur de ces hommes par le peu d'impression que leurs mains ont faites sur leur sol. **Soit stupidité, soit paresse**, ces hommes à demi-brutes, ces **nations non policées, grandes ou petites, ne font que peser sur le globe sans soulager la terre**, l'affamer sans la féconder, détruire sans édifier, tout user sans rien renouveler. Néanmoins **la condition la plus méprisable de l'espèce humaine n'est pas celle du Sauvage, mais celle de ces nations au quart policées qui de tout temps ont été les vrais fléaux** de la nature humaine, et que les

¹⁵ Voyez le Discours qui a pour titre, *De la Nature*, première vue.

La Création Pure et Parfaite

peuples civilisés ont encore peine à contenir aujourd'hui : ils ont, comme nous l'avons dit, ravagé la première terre heureuse, ils en ont arraché les germes du bonheur et détruit les fruits de la science. Et de combien d'autres invasions cette première irruption des barbares n'a-t-elle pas été suivie ! **C'est de ces mêmes contrées du nord, où se trouvaient autrefois tous les biens de l'espèce humaine, qu'ensuite sont venus tous ses maux.** Combien n'a-t-on pas vu de ces débordements d'**animaux à face humaine, toujours venant du nord, ravager les terres du midi !** Jetez les yeux sur les annales de tous les peuples, vous y compterez vingt siècles de désolation pour quelques années de paix et de repos.

Il a fallu six cents siècles à la nature pour construire ses grands ouvrages, pour attédier la terre, pour en façonner la surface, et arriver à un état tranquille : combien n'en faudra-t-il pas pour que les hommes arrivent au même point et cessent de s'inquiéter, de s'agiter, et de s'entredétruire ? Quand reconnaîtront-ils que la jouissance paisible des terres de leur patrie suffit à leur bonheur ? Quand seront-ils assez sages pour rabattre de leurs prétentions, pour renoncer à des dominations imaginaires, à des possessions éloignées, souvent ruineuses, ou du moins plus à charge qu'utiles ? L'empire de l'Espagne, aussi étendu que celui de la France en Europe, et dix fois plus grand en Amérique, est-il dix fois plus puissant ? l'est-il même autant que si cette fière et grande nation se fût bornée à tirer de son heureuse terre tous les biens qu'elle pouvait fournir ? Les Anglais, ce peuple si sensé, si profondément pensant n'ont-ils pas fait une grande faute en étendant trop loin les limites de leurs colonies ? Les Anciens me paraissent avoir eu des idées plus saines de ces établissements ; ils ne projetaient des émigrations que quand leur population les surchargeait, et que leurs terres et leur commerce ne suffisaient plus à leurs besoins. Les invasions des barbares, qu'on regarde avec horreur, n'ont-elles pas eu des causes encore plus pressantes lorsqu'ils se sont trouvés trop serrés dans des terres ingrates, froides, et dénuées, et en même temps voisines d'autres terres cultivées, fécondes, et couvertes de tous les biens qui leur manquaient ? Mais aussi que de sang ont coûté ces funestes conquêtes ! que de malheurs, que de pertes les ont accompagnées et suivies !

Ne nous arrêtons pas plus longtemps sur le triste spectacle de ces révolutions de mort et de dévastation, toutes **produites par l'ignorance ; espérons que l'équilibre, quoiqu'imparfait, qui se trouve actuellement entre les puissances des peuples civilisés se maintiendra,** et pourra même devenir plus stable à mesure que les hommes sentiront mieux leurs véritables intérêts, qu'ils reconnaîtront le prix de la paix et du bonheur tranquille, qu'ils en feront le seul objet de leur ambition, que les princes dédaigneront la fausse gloire des conquérants, et mépriseront la petite vanité de ceux qui, pour jouer un rôle, les excitent à de grands mouvements.

Supposons donc le monde en paix, et voyons de plus près combien la puissance de l'homme pourrait influencer sur celle de la nature. Rien ne paraît plus difficile, pour ne pas dire impossible, que de **s'opposer au refroidissement successif de la terre,** et de réchauffer la température d'un climat ; cependant l'homme le peut faire et l'a fait. Paris et Québec sont à peu près sous la même latitude et à la même élévation sur le globe : **Paris serait donc aussi froid que Québec** si la France et toutes les contrées qui l'avoisinent, étaient aussi dépourvues d'hommes, aussi couvertes de bois, aussi baignées par les eaux, que le sont les terres voisines du Canada. **Assainir, défricher, et peupler un pays, c'est lui rendre de la chaleur pour plusieurs milliers d'années ;** et ceci prévient la

La Création Pure et Parfaite

seule objection raisonnable que l'on puisse faire contre mon opinion, ou, pour mieux dire, contre le fait réel du refroidissement de la terre.

Selon votre système, me dira-t-on, toute la terre doit être plus froide aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a deux mille ans ; or la tradition semble nous prouver le contraire. **Les Gaules et la Germanie nourrissaient des élans, des loups-cerviers, des ours**, et d'autres animaux qui se sont retirés depuis dans les pays septentrionaux : cette progression est bien différente de celle que vous leur supposez du nord au midi. D'ailleurs l'histoire nous apprend que **tous les ans la rivière de Seine était ordinairement glacée pendant une partie de l'hiver** : ces faits ne paraissent-ils pas être directement opposés au prétendu refroidissement successif du globe ? Ils le seraient, je l'avoue, si la France et l'Allemagne d'aujourd'hui étaient semblables à la Gaule et à la Germanie ; si l'on n'eût pas abattu les forêts, desséché les marais, contenu les torrents, dirigé les fleuves, et défriché toutes les terres trop couvertes et surchargées des débris même de leurs productions. Mais ne doit-on pas considérer que la déperdition de la chaleur du globe se fait d'une manière insensible ; qu'il a **fallu soixante-seize mille ans pour l'attiédir au point de la température actuelle**, et que, dans soixante-seize autres milles ans, il ne sera pas encore assez refroidi pour que la chaleur particulière de la nature vivante y soit anéantie ? Ne faut-il pas comparer ensuite à ce refroidissement si lent, le froid prompt et subit qui nous arrive des régions de l'air, se rappeler qu'il n'y a néanmoins qu'un trente-deuxième de différence entre le plus grand chaud de nos étés et le plus grand froid de nos hivers, et l'on sentira déjà que les causes extérieures influent beaucoup plus que la cause intérieure sur la température de chaque climat, et que, dans tous ceux où **le froid de la région supérieure de l'air est attiré par l'humidité ou poussé par des vents** qui le rabattent vers la surface de la terre, les effets de ces causes particulières l'emportent de beaucoup sur le produit de la cause générale ? Nous pouvons en donner un exemple qui ne laissera aucun doute sur ce sujet, et qui prévient en même temps toute objection de cette espèce.

Dans l'immense étendue des terres de **la Guyane**, qui ne sont que des forêts épaisses où le soleil peut à peine pénétrer, où les eaux répandues occupent de grands espaces, où les fleuves, très voisins les uns des autres, ne sont ni contenus ni dirigés, où il pleut continuellement pendant huit mois de l'année, l'on a commencé seulement depuis un siècle à défricher autour de Cayenne un très petit canton de ces vastes forêts ; et déjà la différence de température, dans cette petite étendue de terrain défriché, est si sensible, qu'on y éprouve trop de chaleur, même pendant la nuit, tandis que dans toutes les autres terres couvertes de bois, il fait assez froid la nuit pour qu'on soit forcé d'allumer du feu. Il en est de même de la quantité et de la continuité des pluies : elles cessent plus tôt et commencent plus tard à Cayenne que dans l'intérieur des terres ; elles sont aussi moins abondantes et moins continues. Il y a quatre mois de sécheresse absolue à Cayenne, au lieu que, dans l'intérieur du pays, la saison sèche ne dure que trois mois, et encore y pleut-il tous les jours par un orage assez violent, qu'on appelle le *grain de midi*, parce que c'est vers le milieu du jour que cet orage se forme : de plus, il ne tonne presque jamais à Cayenne, tandis que les tonnerres sont violents et très fréquents dans l'intérieur du pays, où les nuages sont noirs, épais, et très bas. Ces faits, qui sont certains, ne démontrent-ils pas qu'on ferait cesser ces pluies continuelles de huit mois, et qu'on augmenterait prodigieusement la chaleur dans toute cette contrée, si l'on détruisait les forêts qui la

La Création Pure et Parfaite

couvrent, si l'on y resserrait les eaux en dirigeant les fleuves, et si la culture de la terre, qui suppose le mouvement et le grand nombre des animaux et des hommes, chassait l'humidité froide et superflue que le nombre infiniment trop grand des végétaux attire, entretient, et répand ?

Comme **tout mouvement**, toute action, **produit de la chaleur**, et que tous les êtres doués du mouvement progressif sont eux-mêmes autant de petits foyers de chaleur, **c'est de la proportion du nombre des hommes et des animaux à celui des végétaux que dépend** (toutes choses égales d'ailleurs) **la température locale** de chaque terre en particulier ; les premiers **répandent de la chaleur**, les seconds ne **produisent que de l'humidité froide**. L'usage habituel que l'homme fait du feu ajoute beaucoup à cette température artificielle dans tous les lieux où il habite en nombre. À Paris, dans les grands froids, les thermomètres au faubourg Saint-Honoré marquent 2 ou 3 degrés de froid de plus qu'au faubourg Saint-Marceau ; parce que le vent du nord se tempère en passant sur les cheminées de cette grande ville. Une seule forêt de plus ou de moins dans un pays suffit pour en changer la température : tant que les arbres sont sur pied, ils attirent le froid, ils diminuent par leur ombrage la chaleur du soleil, ils produisent des vapeurs humides qui forment des nuages et retombent en pluie d'autant plus froide qu'elle descend de plus haut : et si ces forêts sont abandonnées à la seule nature, ces mêmes arbres, tombés de vétusté, pourrissent froidement sur la terre, tandis qu'entre les mains de l'homme ils servent d'aliment à l'élément du feu, et deviennent les causes secondaires de toute chaleur particulière. Dans les pays de prairies, avant la récolte des herbes, on a toujours des rosées abondantes, et très-souvent de petites pluies qui cessent dès que ces herbes sont levées. Ces petites pluies deviendraient donc plus abondantes, et ne cesseraient pas, si nos prairies, comme les savanes de l'Amérique, étaient toujours couvertes d'une même quantité d'herbes, qui, loin de diminuer, ne peut qu'augmenter par l'engrais de toutes celles qui se dessèchent et pourrissent sur la terre.

Je donnerais aisément plusieurs autres exemples qui tous concourent à démontrer que l'homme peut modifier les influences du climat qu'il habite, et en fixer, pour ainsi dire, la température au point qui lui convient. Et ce qu'il y a de singulier, c'est **qu'il lui serait plus difficile de refroidir la terre que de la réchauffer : maître de l'élément du feu**, qu'il peut augmenter et propager à son gré, **il ne l'est pas de l'élément du froid**, qu'il ne peut saisir ni communiquer. **Le principe du froid n'est pas même une substance réelle, mais une simple privation**, ou plutôt une diminution de chaleur, diminution qui doit être très grande dans les hautes régions de l'air, et qui l'est assez à une lieue de distance de la terre pour y convertir en grêle et en neige les vapeurs aqueuses ; car les émanations de la chaleur propre du globe suivent la même loi que toutes les autres quantités ou qualités physiques qui partent d'un centre commun ; et leur **intensité décroissant en raison inverse du carré de la distance**, il paraît certain qu'il fait quatre fois plus froid à deux lieues qu'à une lieue de hauteur dans notre atmosphère, en prenant chaque point de la surface de la terre pour centre. D'autre part, **la chaleur intérieure du globe est constante, dans toutes les saisons**, à 10 degrés au-dessus de la congélation ; ainsi tout froid plus grand, ou plutôt toute chaleur moindre de 10 degrés, ne peut arriver sur la terre que par la chute des matières refroidies dans la région supérieure de l'air, où les effets de cette chaleur propre du globe diminuent d'autant plus qu'on s'élève plus haut. Or la puissance de **l'homme** ne s'étend pas si loin ; **il ne peut**

faire descendre le froid comme il fait monter le chaud ; il n'a d'autre moyen pour se garantir de la trop grande ardeur du soleil que de créer de l'ombre : mais il est **bien plus aisé d'abattre des forêts à la Guyane** pour en réchauffer la terre humide **que d'en planter en Arabie** pour en rafraîchir les sables arides ; cependant **une seule forêt dans le milieu de ces déserts brûlants suffirait pour les tempérer, pour y amener les eaux du ciel**, pour rendre à la terre tous les principes de sa fécondité, et par conséquent pour y faire jouir l'homme de toutes les douceurs d'un climat tempéré.

C'est de la différence de température que dépend la plus ou moins grande énergie de la nature ; l'accroissement, le développement, et la production même de tous les êtres organisés, ne sont que des effets particuliers de cette cause générale : ainsi l'homme en la modifiant peut en même temps détruire ce qui lui nuit, et faire éclore tout ce qui lui convient. Heureuses les contrées où tous les éléments de la température se trouvent balancés, et assez avantageusement combinés pour n'opérer que de bons effets ! Mais en est-il aucune qui, dès son origine, ait eu ce privilège ? aucune où la puissance de l'homme n'ait pas secondé celle de la nature, soit en attirant ou détournant les eaux, soit en détruisant les herbes inutiles et les végétaux nuisibles ou superflus, soit en se conciliant les animaux utiles et les multipliant ? Sur trois cents **espèces d'animaux** quadrupèdes et quinze cents espèces d'oiseaux qui peuplent la surface de la terre, **l'homme en a choisi dix-neuf ou vingt**¹⁶ ; et ces vingt espèces figurent seules plus grandement dans la nature, et font plus de bien sur la terre, que toutes les autres espèces réunies. Elles figurent plus grandement, parce qu'elles sont dirigées par l'homme, et qu'il les a prodigieusement multipliées : elles opèrent de concert avec lui tout le bien qu'on peut attendre d'une sage administration de forces et de puissance pour la **culture** de la terre, pour le **transport** et le commerce de ses productions, pour l'augmentation des **subsistances** ; en un mot, pour tous les besoins, et même pour les **plaisirs** du seul maître qui puisse payer leurs services par ses soins.

Et dans ce petit nombre d'espèces d'animaux dont l'homme a fait choix, celles de la poule et du cochon, qui sont **les plus fécondes**, sont aussi les plus généralement répandues, comme si l'aptitude à la plus grande multiplication était accompagnée de cette vigueur de tempérament qui brave tous les inconvénients. On a trouvé la poule et le cochon dans les parties les moins fréquentées de la terre, à Otahiti, et dans les autres îles de tous temps inconnues et les plus éloignées des continents : il semble que **ces espèces aient suivi celle de l'homme dans toutes ses migrations**. Dans le continent isolé de l'Amérique méridionale, où nul de nos animaux n'a pu pénétrer, on a trouvé le **pécari** et la **poule sauvage**, qui, quoique plus petits et un peu différents du cochon et de la poule de notre continent, doivent néanmoins être regardés comme espèces très voisines, qu'on pourrait de même réduire en domesticité : mais **l'homme sauvage n'ayant point d'idée de la société** n'a pas même cherché celle des animaux. Dans toutes les terres de l'Amérique méridionale, les Sauvages n'ont point d'animaux domestiques ; ils détruisent indifféremment les bonnes espèces comme les mauvaises ; ils ne font choix d'aucune pour les élever et les multiplier, tandis qu'une seule espèce féconde comme celle du **hocco**¹⁷,

¹⁶ L'éléphant, le chameau, le cheval, l'âne, le bœuf, la brebis, la chèvre, le cochon, le chien, le chat, le lama, la vigogne, le buffle. Les poules, les oies, les dindons, les canards, les paons, les faisans, les pigeons.

¹⁷ Gros oiseau très fécond, et dont la chair est aussi bonne que celle du faisau.

La Création Pure et Parfaite

qu'ils ont sous la main, leur fournirait sans peine, et seulement avec un peu de soin, plus de subsistances qu'ils ne peuvent s'en procurer par leurs chasses pénibles.

Aussi le premier trait de l'homme qui commence à se civiliser est l'empire qu'il sait prendre sur les animaux ; et ce premier trait de son intelligence devient ensuite le plus grand caractère de sa puissance sur la nature : car ce n'est qu'après se les être soumis qu'il a, par leurs secours, changé la face de la terre, **converti les déserts en guérets et les bruyères en épis**. En multipliant les espèces utiles d'animaux, l'homme augmente sur la terre la quantité de mouvement et de vie ; il ennoblit en même temps la suite entière des êtres, **et s'ennoblit lui-même**, en transformant le végétal en animal, et tous deux en sa propre substance, qui se répand ensuite par une nombreuse multiplication : partout il produit l'abondance, toujours suivie de la grande population ; des millions d'hommes existent dans le même espace qu'occupaient autrefois deux ou trois cents sauvages, des milliers d'animaux où il y avait à peine quelques individus ; **par lui et pour lui les germes précieux sont les seuls développés**, les productions de la classe la plus noble les seules cultivées ; **sur l'arbre immense de la fécondité les branches à fruit seules subsistantes et toutes perfectionnées**.

Le grain dont l'homme fait son pain **n'est point un don de la nature**, mais le grand, l'utile fruit de ses recherches et de son intelligence dans le premier des arts ; **nulle part sur la terre on n'a trouvé du blé sauvage**, et c'est évidemment une herbe perfectionnée par ses soins : il a donc fallu reconnaître et choisir entre mille et mille autres cette herbe précieuse ; il a fallu la semer, la recueillir nombre de fois pour s'apercevoir de sa multiplication, toujours proportionnée à la culture et à l'engrais des terres. Et cette **propriété, pour ainsi dire unique, qu'a le froment de résister, dans son premier âge, au froid de nos hivers** quoique soumis, comme toutes les plantes annuelles, à périr après avoir donné sa graine ; et la qualité merveilleuse de cette graine, qui convient à tous les hommes, à tous les animaux, à presque tous les climats, qui d'ailleurs se conserve longtemps sans altération, sans perdre la puissance de se reproduire ; tout nous démontre que **c'est la plus heureuse découverte que l'homme ait jamais faite**, et que, quelque ancienne qu'on veuille la supposer, elle a néanmoins été précédée de l'art de l'agriculture, fondé sur la science, et perfectionné par l'observation.

Si l'on veut des exemples plus modernes et même récents de la puissance de l'homme sur la nature des végétaux, il n'y a qu'à **comparer nos légumes, nos fleurs, et nos fruits**, avec les mêmes espèces telles qu'elles étaient **il y a cent cinquante ans** : cette comparaison peut se faire immédiatement et très précisément en parcourant des yeux la **grande collection de dessins coloriés, commencée dès le temps de Gaston d'Orléans**, et qui se continue encore aujourd'hui au jardin du Roi : on y verra peut-être avec surprise que les plus belles **fleurs** de ce temps, renoncules, œillets, tulipes, oreilles d'ours, etc., seraient rejetées, aujourd'hui, je ne dis pas par nos fleuristes, mais par les jardiniers de villages. Ces fleurs, quoique déjà cultivées alors, n'étaient pas encore bien loin de leur état de nature : un simple rang de pétales, de longs pistils, et des couleurs dures ou fausses, sans velouté, sans variété, sans nuances, tous caractères agrestes de la nature sauvage. Dans les **plantes potagères**, une seule espèce de **chicorée** et deux sortes de **laitues**, toutes deux assez mauvaises ; tandis qu'aujourd'hui nous pouvons compter plus de cinquante laitues et chicorées, toutes très bonnes au goût. Nous pouvons

La Création Pure et Parfaite

de même donner la date très moderne de nos meilleurs **fruits à pépins et à noyaux**, tous différents de ceux des anciens, auxquels ils ne ressemblent que de nom. D'ordinaire les choses restent, et les noms changent avec le temps ; ici c'est le contraire, les noms sont demeurés et les choses ont changé : nos **pêches**, nos **abricots**, nos **poires**, sont des productions nouvelles auxquelles on a conservé les vieux noms des productions antérieures. Pour n'en pas douter, il ne faut que comparer nos fleurs et nos fruits avec les descriptions ou plutôt les notices que les auteurs **grecs et latins** nous en ont laissées ; **toutes leurs fleurs étaient simples, et tous leurs arbres fruitiers n'étaient que des sauvageons** assez mal choisis dans chaque genre, dont les petits fruits, âpres ou secs, n'avaient ni la saveur ni la beauté des nôtres.

Ce n'est pas qu'il y ait aucune de ces bonnes et nouvelles espèces qui ne soit originairement issue d'un sauvageon ; mais combien de fois n'a-t-il pas fallu que l'homme ait tenté la nature pour en obtenir ces espèces excellentes ! combien de milliers de germes n'a-t-il pas été obligé de confier à la terre pour qu'elle les ait enfin produits ! ce n'est qu'en semant, élevant, cultivant, et mettant à fruit un nombre presque infini de végétaux de la même espèce, qu'il a pu reconnaître quelques individus portant des fruits plus doux et meilleurs que les autres : et cette première découverte, qui suppose déjà tant de soins, serait encore demeurée stérile à jamais s'il n'en eût fait une seconde, qui suppose autant de génie que la première exigeait de patience ; c'est d'avoir trouvé le moyen de multiplier par **la greffe** ces individus précieux, qui malheureusement ne peuvent faire une lignée aussi noble qu'eux ni propager par eux-mêmes leurs excellentes qualités : et cela seul prouve que **ce ne sont en effet que des qualités purement individuelles et non des propriétés spécifiques** ; car les pépins ou noyaux de ces excellents fruits, ne produisent, comme les autres, que de simples sauvageons, et par conséquent ils ne forment pas des espèces qui en soient essentiellement différentes : mais, **au moyen de la greffe, l'homme a, pour ainsi dire, créé des espèces secondaires** qu'il peut propager et multiplier à son gré. Le bouton ou la petite branche qu'il joint au sauvageon renferme cette **qualité** individuelle **qui ne peut se transmettre par la graine**, et qui n'a besoin que de se développer pour produire les mêmes fruits que l'individu dont on les a séparés pour les unir au **sauvageon**, lequel **ne leur communique aucune de ses mauvaises qualités, parce qu'il n'a pas contribué à leur formation, qu'il n'est pas une mère, mais une simple nourrice** qui ne sert qu'à leur développement par la nutrition.

Dans les **animaux**, la plupart des **qualités** qui paraissent **individuelles**, ne laissent pas de **se transmettre** et de se propager par la même voie que les propriétés spécifiques : il était **donc plus facile à l'homme d'influer sur la nature des animaux que sur celle des végétaux**. Les races, dans chaque espèce d'animal, ne sont que des variétés constantes, qui se perpétuent par la génération, au lieu que, **dans les espèces végétales, il n'y a point de races**, point de variétés assez constantes pour être perpétuées par la reproduction. Dans les seules espèces de la **poule** et du **pigeon**, **l'on a fait naître très récemment** de nouvelles races en grand nombre, qui toutes peuvent se propager d'elles-mêmes : tous les jours, dans les autres espèces on relève, on ennoblit les races en les croisant ; de temps en temps on acclimate, on civilise quelques espèces étrangères ou sauvages. Tous ces exemples modernes et récents prouvent que **l'homme n'a connu que tard l'étendue de sa puissance**, et que même **il ne la connaît pas**

La Création Pure et Parfaite

encore assez ; elle dépend en entier de l'exercice de son intelligence : ainsi plus il observera, plus il cultivera la nature, plus il aura de moyens pour se la soumettre et de facilités pour tirer de son sein des **richesses nouvelles, sans diminuer** les trésors de son **inépuisable fécondité**.

Et que ne pourrait-il pas sur lui-même, je veux dire **sur sa propre espèce**, si la volonté était toujours dirigée par l'intelligence ! Qui sait jusqu'à quel point **l'homme pourrait perfectionner sa nature, soit au moral, soit au physique ? Y a-t-il une seule nation qui puisse se vanter d'être arrivée au meilleur gouvernement possible**, qui serait de rendre tous les hommes non pas également heureux, mais moins inégalement malheureux, en veillant à leur conservation, à l'épargne de leurs sueurs et de leur sang par la paix, par l'abondance des subsistances, par les aisances de la vie, et les facilités pour leur propagation ? Voilà le but moral de toute société qui cherche à s'améliorer. Et, pour le physique, la **médecine** et les autres arts dont l'objet est de nous conserver sont-ils aussi avancés, aussi connus, que les arts destructeurs enfantés par la guerre ? Il semble que **de tout temps l'homme ait fait moins de réflexions sur le bien que de recherches pour le mal** : toute société est mêlée de l'un et de l'autre ; et comme **de tous les sentiments qui affectent la multitude, la crainte est le plus puissant**, les grands talents dans l'art de faire du mal ont été les premiers qui aient frappé l'esprit de l'homme ; **ensuite ceux qui l'ont amusé ont occupé son cœur** : et ce n'est qu'après un trop long usage de ces deux moyens de **faux honneur** et de **plaisir stérile** qu'enfin il a reconnu que sa vraie gloire est **la science**, et **la paix** son vrai bonheur.

Extraits des *Époques de la nature* de Buffon – 1779



L'Histoire naturelle

Voici, avec leur date de parution, la liste des ouvrages qui composent l'Histoire naturelle, dans l'édition originale de l'Imprimerie Royale. Nous avons cité au passage, les articles traitant de questions générales, ainsi que ceux auxquels le lecteur est renvoyé dans le texte, soit par des notes de Buffon, soit par celles du présentateur.

1° Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roy

tome I (1749) – Premier discours : De la manière d'étudier l'Histoire naturelle ; second discours : Histoire et théorie de la terre ; Preuve de la théorie de la terre.

tome II (1749) – Histoire générale des animaux ; Histoire naturelle de l'homme.

tome III (1749) – Description du Cabinet du Roy ; Histoire naturelle de l'homme.

tome IV (1753) – Lettre de MM. les députés et syndic de la Faculté de Théologie à M. de Buffon ; Réponse... ; Seconde lettre... ; Discours sur la nature des animaux ; les animaux domestiques : le cheval, l'âne, le bœuf.

tome V (1755) ; tome VI (1756) ; tome VII (1758) ; tome VIII (1760) ;

tome IX (1761) – Le lion ; les tigres ; Animaux de l'ancien continent ; Animaux du nouveau continent ; Animaux communs aux deux continents.

tome X (1763) ; tome XI (1764) ;

tome XII (1764) – De la nature : première vue (...)

tome XIII (1765) – De la nature : seconde vue (...)

tome XIV (1766) – De la dégénération des animaux (...)

tome XV (1767) –

2° Histoire naturelle des Oiseaux

tome I (1770) ; tome II (1771) ; tome III (1775) ; tome IV (1778) ; tome V (1778) ;
tome VI (1779) ; tome VII (1780) ; tome VIII (1781) ; tome IX (1783).

3° Suppléments

tome I (1774) – Histoire naturelle générale et particulière servant de suite à la théorie de la terre et d'introduction à l'histoire des minéraux.

tome II (1775) – Histoire naturelle générale et particulière servant de suite à la théorie de la terre ; parties expérimentale et hypothétique (...) Partie hypothétique : Premier

La Création Pure et Parfaite

mémoire : Recherches sur le refroidissement de la terre et des planètes ; Second mémoire : Fondements des recherches précédentes.

tome III (1776) – Histoire naturelle générale et particulière servant de suite à l’histoire des animaux quadrupèdes.

tome IV (1777) – Histoire naturelle générale et particulière servant de suite à l’histoire naturelle de l’homme.

tome V (1778) – Histoire naturelle générale et particulière. Les Époques de la nature ; Additions à la théorie de la terre ; Notes justificatives des faits rapportés dans les époques de la nature ; explication de la carte géographique.

tome VI (1782) – Histoire naturelle générale et particulière.

tome VII (1789) – Histoire naturelle générale et particulière servant de suite à l’histoire des animaux quadrupèdes.

4° Histoire des Minéraux

(et traité de l’aimant)

tome I (1783) – De la figuration des minéraux (...)

tome II (1783). tome III (1785). (...) De l’arsenic (...) tome IV (1786).

tome V (1788) – Traité de l’aimant et des usages.

Ces œuvres ont subi de nombreuses rééditions, notamment au 19^{ème} siècle. Les meilleures sont celle de Flourens (Paris, Garnier, 1853-55) et celle de J.L. de Lanessan, suivie de la correspondance générale de Buffon, par Nadault de Buffon (Paris, A. Le Vasseur 1884-85). Les *Époques* ont été rééditées plusieurs fois séparément. La dernière en date des éditions populaires est celle de E. Figuière, Paris, 1936.

Table

La Création Pure et Parfaite.....	1
Aristote – “Physique” I, 9.....	8
Kant et Temps-Espace.....	9
Kant – Citation	10
LAMARCK.....	11
Philosophie Zoologique.....	12
Les Époques de la nature	22
L’Histoire naturelle	38
Table	40

